



*H*âtons-nous
de parvenir tous à l'unité de la foi
et de la connaissance de Dieu,
à l'état d'homme parfait ;
à la mesure de la plénitude du Christ.

Eph 4-13

*Main de Marie-Madeleine XVe, Montluçon. –
Couverture : Sceau, auberge sur le Chemin de Saint Jacques.*



S O M M A I R E

Rédacteur Gérard Gascuel	PRIÈRE	<i>Saint Paul</i>	1
Secrétaire Françoise Mignot	SOMMAIRE		2
Maquettiste Aline Lugand	ÉDITORIAL	<i>Père Gerasime</i>	3
	ICÔNE	<i>Père Basile</i>	5
Publicité journal Tél : 04 66 45 42 93 e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr	BEAUTÉ	<i>Père André Gouzes</i>	13
Ont collaboré à la revue Archimandrite Basile Père André Gouzes Archimandrite Syméon Philippe Leroux Patriarche Athénagoras chaque auteur demeure responsable de son texte.	ÉVANGILE	<i>Père Syméon</i>	19
	COMPOSITEUR	<i>Philippe Leroux</i>	31
	POÈME	<i>Patriarche Athénagoras</i>	41
	LIVRES		42
Impression Delta / Chassieu	SKITE SAINTE FOY		46
Dépôt légal Novembre 2008 ISSN 1251 0688	ABONNEMENT FRATERNITÉ		47
Abonnement Inclus adhésion F.S.M. 26 €/an 5,35 € à l'unité	PHOTOGRAPHIE	<i>Léonard Leroux</i>	48

FRATERNITÉ SAINT MARTIN
LE VERDIER
F - 48160 - SAINT-JULIEN-DES-POINTS
Tél : 04 66 45 42 93
e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr
site : www.photo-frerejean.com

É D I T O R I A L

Un architecte rend visite à un atelier de tailleurs de pierres. Il demande à un ouvrier : « Que faites-vous ? », l'ouvrier répond : « Je gagne de l'argent ». Il demande à un deuxième : « Que faites-vous ? », il répond : « Je taille des pierres ». Il demande à un troisième : « Que faites-vous ? », il répond : « Je construis une cathédrale ». Les trois tailleurs accomplissent le même travail, mais chacun est animé par un but différent.

Nous sentons la différence entre le manœuvre, l'ouvrier consciencieux et l'artisan qui retrouve le geste des anciens et l'adapte avec simplicité aux œuvres contemporaines.

Ce compagnon bâtisseur, habité par sa foi, caresse la pierre qu'il anime. Il intervient dans l'obéissance de la Tradition, se rendant par la prière transparent à la Grâce. C'est dans la mesure où l'artisan retrouve l'état de contemplation qu'il accomplit le geste conforme à la beauté et que celui-ci devient louange. Il construit un sanctuaire où la Présence repose !

Ce n'est pas la forme qui est vue mais la lumière que l'œuvre révèle. Une œuvre est sacrée lorsqu'elle irradie le Vivant.

Père Gerasime



L'ICÔNE, COMME ANALOGIE LITURGIQUE

Archimandrite Basile

LE TEMPS ET LA NATURE SONT RENOUELÉS

La divine Liturgie donne à l'organisme de l'univers de fonctionner trinitairement. Elle engage dans la liturgie trinitaire la nature tout entière. L'homme qui participe à la Liturgie a une vision intérieure du monde. Il suit une résultante immuable, celle-là même que constituent les éléments changeants, dès lors qu'ils sont vus trinitairement. C'est une telle écriture (illisible pour l'homme qui ne participe pas à la Liturgie) qu'est également l'iconographie orthodoxe.

Autre chose est un tableau religieux, et autre chose une icône liturgique. L'un est la création d'un talent artistique. L'autre est le fruit et le reflet de la vie liturgique. L'un est de ce monde. Il parle de ce monde et il te laisse dans ce monde. L'autre (l'icône) te transmet un message simple, serein, porteur de vie, venu d'en-haut. Elle te parle de quelque chose qui dépasse l'hier et l'aujourd'hui, l'ici et l'ailleurs, le mien et le tien. Elle s'adresse à la nature catholique de l'homme et à sa soif d'un au-delà. Parle sans dire un mot une réalité toujours vivante et immuable qui dans le total discernement du silence ressuscite sereinement quelque chose de profond qui dans l'homme unifie tout.

La même puissance divine qui a ressuscité le Christ du tombeau et « les verrous se rompirent, les portes se brisèrent, les sépulcres s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent » – cette puissance règne dans la vie « en Christ » du fidèle et dans le monde iconographique de l'Église. Elle gouverne et brise les liens. Le même Esprit éprouve tout ce qui ne fait que passer et qu'apparaître, et qui nous sépare de la vie : toute forme qui veut nous cacher Celui qui n'a pas de forme, qui est inaccessible et n'est pareil à rien.

« Le temps et la nature sont renouvelés ». L'espace cosmique est transfiguré. Il n'y a pas de perspective. L'homme n'est pas un spectateur situé au-dehors. Le fidèle, l'adorateur, est invité aux Noces. Il se trouve dedans. Il voit du dedans le monde entier. L'histoire s'explique tout autrement. Les événements de l'Économie divine ne sont ni passés ni clos. Ils sont présents et actifs. Ils nous embrasent, ils nous sauvent.

L'icône ne signifie pas une fidélité historique neutre. Elle est la puissance d'une transformation liturgique. Dans l'iconographie les événements du salut ne sont pas expliqués historiquement, mais ils s'entourent les uns les autres, ils sont le lieu de la « périchorèse ». Ils sont enseignés comme une mystagogie et

Coupole du saint Sépulchre, Jérusalem.

incarnés liturgiquement: ils sont un témoignage de l'« autre vie » qui a rompu les limites de la corruption. Ils nous invitent au festin spirituel. Maintenant, ici.

C'est là ce qui a consolé les fidèles en tout lieu et en tout temps. Le Repas mystique – la Sainte Cène – n'est pas terminé. La rosée descendue à la Pentecôte est toujours sur nous. L'Apôtre Paul n'était pas là « historiquement ». Mais il figure le premier sur l'icône. Et chaque jour dans la Liturgie, les fidèles osent demander au Seigneur : « Fils de Dieu donne-moi de communier aujourd'hui à ton repas mystique ».

On ne connaît pas le Seigneur et les saints avec des retours en arrière et des évocations historiques. Les fidèles ont la divine Liturgie, la sainte Icône. Baptisés dans la grâce de la nouvelle création, entrés dans le monde iconographique et liturgique, ils voient le Seigneur et les saints vivants. Ils sont avec eux en contact immédiat et en communion de vie. Ils chantent avec les Esprits bienheureux l'hymne de la victoire. Ils offrent le culte pour les Ancêtres, les Pères, les Patriarches, les Prophètes...

Ce qui unit les personnes et les choses dans le monde liturgique et iconographique n'est pas la sensation du corps et le voisinage temporel (choses inexistantes et sans fondement), mais le rassemblement trinitaire dans l'Église ; l'unité de la foi et la communion du Saint Esprit.

L'icône est un témoignage de la vie liturgique et de l'unité divine. Elle n'est pas une création et une improvisation de génie. Elle ne sert pas simplement des buts artistiques. Elle ne découpe pas l'histoire. Ni les distances de l'espace ni le cours du temps n'existent pour le monde de l'icône. Ce qui s'exprime ici n'est pas le découpage du siècle présent, mais la puissance unifiante de la Liturgie.

Expression iconographique et caractère de la sainteté orthodoxe.

Au cœur de la transformation cosmogonique de l'icône (suppression de la perspective, contraction de l'histoire, changement de la grandeur et des analogies des corps et des créatures) règne le calme et s'ordonne sereinement la vie.

Dans un monde de ruines, où toutes les choses anciennes sont passées d'un coup quand s'est levée la violence divine pour briser la terre « qui chancelle comme un homme ivre », souffle la brise de l'Esprit, plane le repos du Consolateur, se célèbre le vrai sabbat qui adoucit la peine et comble le désir de la vie.

Nous nous trouvons dans un état qui est au-delà de l'épreuve : dans le huitième jour, dans l'espace du Paradis. C'est l'image même du corps du Christ. Il porte les traces des clous, et il est désormais hors d'atteinte de toute blessure des clous et de la mort.

Nous nous trouvons ici au cœur de l'expérience mystique et de l'équilibre pleinement vivant des saints : la « sobre ivresse », l'ardeur de la vie qui palpète dans l'impassibilité sans rivage et sans vagues. « Par les bouches qui jamais ne se ferment, et par les doxologies qui jamais ne se taisent », nous entendons la silencieuse louange de Dieu.

Le caractère du saint orthodoxe et l'expression hagiographique sont de même nature : humilité et grandeur. Un bouillonnement de vie dans une humilité extérieure, « une beauté cachée ».

Nul rire superficiel ne vient blesser l'affligé. Nulle tristesse inconsolable ne vient apporter la mort. La victoire est une certitude. Et tout s'exprime avec la sérénité et la joie de la composition qui dompte ce qui est sauvage et vivifie ce qui est mortel. Cette sainte ivresse et cette sobre sérénité modèlent avec respect et amour de l'homme, l'architecture du temple. Elles inscrivent dans les fresques, sur toutes les surfaces intérieures, les splendeurs inaccessibles et incréées de la Transfiguration. « Celui qui regarde saintement verra le même souffle simple et unique ».

L'unité de la foi et la communion du Saint-Esprit existent dans tout ce monde qui vit, prie, bâtit, peint, chante. Tout est libéré et réconcilié, uni dans une même fraternité et une même parenté. Le caractère de la vie spirituelle, l'expression iconographique, l'art architectural, le style hymnographique s'accordent, « s'ordonnent ensemble et se complètent ». Chacun avec son organe et sa matière chante en harmonie l'hymne trois fois sainte. Il n'y a plus nul trouble du siècle présent. Mais toute la création est là, tissée d'incorruptibilité, toute adoucie par la lumière.

De ceux qui par la parole sanctifient leurs lèvres puis de ceux qui les écoutent ; de ceux qui savent et qui prêchent combien les yeux de ceux qui les voient sont sanctifiés par les saintes icônes, et combien l'intelligence est élevée vers la connaissance de Dieu, comme elle est élevée par les temples divins, les vases sacrés et les autres trésors.

Les mêmes tons exprimeront la peine et la souffrance de la Semaine sainte, et la joie de la Résurrection et de la Pentecôte. La douloureuse joie règne durant la période du Triode de repentir. Et quand viendra la Lumière de la Résurrection, la victoire du Dieu Homme, ce sera la même attitude hiératique de contrition et de respect. Le deuil joyeux du Grand Carême et la joie de la croix résurrection dans le Pentecostaire sont fraternellement unis dans la paix qui dépasse toute intelligence, cette paix de l'Esprit par lequel le rayonnement de la lumière du triple Soleil, qui n'a pas de soir, parvient au monde et baptise tout. La sainteté de la vérité vit dans la sainteté orthodoxe et définit le caractère

orthodoxe. Une autre lumière – la lumière incréée – éclaire tout. Et les fidèles voient tout « de manière étrangère », avec d'autres sens spirituels.

Lumière de l'icône, lumière qui n'a pas de soir.

La lumière de l'icône n'est pas de ce siècle. Elle ne vient pas de l'extérieur éclairer en passant. C'est de l'icône elle-même, des visages des saints et de la création transfigurée, que se répand une lumière sereine, reposante et joyeuse, comme une grâce et un don du Saint-Esprit : les icônes qui représentent des événements qui eurent lieu le jour ne sont pas plus lumineuses que les autres qui nous montrent des événements qui eurent lieu la nuit. La Sainte Cène, la prière à Gethsémani ne sont pas plus sombres que la rencontre du Seigneur et de la Samaritaine au puits de Jacob, que la Résurrection et que la Pentecôte.

Ce n'est pas le jour qui éclaire, ni la nuit qui obscurcit l'événement de l'icône. Ici se tait toute chair mortelle. Nul élément ou nul événement du monde créé n'a la présomption, ni n'agit de manière mondaine, ni ne prend l'initiative. Mais tout sert avec réserve et hiérarchiquement. Tout connaît le changement étranger de la Transfiguration.

L'icône est une lumière qui éclaire et qui guide.

L'icône n'a pas besoin du jour, et elle ne craint pas la nuit. C'est la nuit et le jour qui ont besoin de la puissance et de la grâce transfigurantes de l'icône. C'est pourquoi l'une et l'autre sont représentées par un symbole (le soleil ou la lune) dans le monde iconographique. Mais alors même qu'elle n'a besoin de rien, l'icône ne méprise rien. Ici tout est béni, se réjouit et exulte. Tout est rempli de lumière incréée.

Et telle est l'expression de cette victoire sereine de la lumière incréée : l'icône est étrangère aux yeux des ombres et de la lumière et aux touches passagères que suscite la représentation naturelle du jour et de la nuit.

Nous nous trouvons ici en-dehors et au-dessus de ces changements, tels les degrés de chaleur du soleil et de la lune. Nous nous trouvons dans la sérénité du nouveau ciel et de la nouvelle terre. En dehors de la lumière créée et de l'espace clos. C'est pourquoi les événements qui ont eu lieu dans une maison sont toujours représentés dehors. Ils feront déborder la grâce du salut dans le monde entier. Ils répandent la lumière dans toutes les nations. Ils témoignent de la Jérusalem céleste qui vient d'en haut, laquelle « n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer. Car la gloire de Dieu l'illumine et l'Agneau est son flambeau. Et les nations marcheront à sa lumière ».

L'icône est une lumière qui éclaire et guide. Qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit, tu la vois qui te console en toute pureté.

Que tu aies les yeux ouverts ou que tu aies les yeux fermés, tu ne perds pas l'expérience spirituelle et la contemplation de la lumière incréée. « Alors la nuit et le jour seront une même chose ».

L'icône elle-même ne te quitte plus. Que tu sois dans la joie ou dans la peine, elle t'emplit de consolation. Que tu vives ou que tu meures, sa grâce est là. Elle te tient comme un petit enfant dans la vie incorruptible : elle est notre vie. Elle est en dehors et au dessus de nos passions et de nos faiblesses, et elle nous transfuse la sérénité, la lumière du Ressuscité. Elle est la nouvelle colonne de feu qui guide le nouvel Israël dans la terre promise. Elle est la nouvelle étoile de lumière qui mène au Roi de la Paix.

Le monde de la Transfiguration

L'icône de la Transfiguration n'est pas plus lumineuse que l'icône de la Crucifixion. Le visage du Seigneur ne brille pas dans l'icône de la Transfiguration davantage que dans n'importe quelle autre de ses icônes.

La Transfiguration n'est pas ici un événement isolé et dissocié, mais une grâce et une illumination mystique qui emplit et vivifie tout. Toute l'iconographie est un espace transfiguré, avec un nouvel ordre des choses, une nouvelle structure, une nouvelle périchorèse. C'est le monde de la Transfiguration, le monde où se répand la lumière incréée. Ainsi celui qui a acquis les sens spirituels peut voir la splendeur incréée – invisible à l'œil nu – qui a illuminé ce qui est dans les ténèbres et ce qui est dans la lumière.

Les visages aux couleurs claires ne sont pas de toute manière plus gracieux, plus lumineux que les visages sombres, aux couleurs foncées. La grâce spirituelle n'est pas perçue par les simples sens ni n'est enfermée dans les gammes de couleurs, de même que le mystère de la théologie n'est pas lié « à des formulations et des élaborations de l'intelligence ».

Tu ne peux pas rechercher la Transfiguration, ou quoi que ce soit d'autre dans l'Église, selon la chair, avec des critères créés. La Transfiguration comme grâce s'est étendue irrésistiblement. Elle a tout changé par des voies étrangères : la peine et la joie, la vie et la mort. Tout est entouré de lumière. Tout est partout et nulle part. Tout est conçu et compris autrement.

Dans l'iconographie l'habillé n'est pas davantage pudique que le nu. Tout ici est recueillement, car tout est intérieurement saint, originel et chaste.

Dans la vie spirituelle, après la longue ascèse, la peine et la contrition, les Saints se revêtent avec la même simplicité paradisiaque et la même liberté qui règne dans l'icône. L'homme devient comme un petit enfant, et il va dans la vie sans aucune recherche et sans aucune précaution, car il a « ce feu pour nourriture, pour boisson et pour vêtement ».

L'expression du Seigneur assis sur un petit âne et entrant à Jérusalem, à la veille de la Passion, est sereine et divinement calme. Quand, plus tard dans la cour du Grand Prêtre, Il est outragé et souffleté, Il garde la même imperturbable impassibilité, mêlée d'une peine profonde pour les conséquences du péché sur sa créature.

Sur la croix il garde la sérénité et la gloire antérieure aux siècles, cette gloire qu'il avait près de Dieu avant que le monde fût. Sur la croix, l'Église orthodoxe le voit comme le Roi de gloire. Enfin quand il ressuscite, la même forme calme et douloureuse, si l'on ose dire, nous apparaît de nouveau. Ce visage vénérable et douloureux du Vainqueur dans l'aveuglante lumière de la Résurrection brise littéralement tout verrou et toute peine. Il comble de douceur les cœurs humiliés. D'un regard de ses yeux il entraîne tous les captifs à la fête de la joie éternelle. Il ne laisse personne en dehors de l'appel.

Ni quand il est outragé ne s'emporte « Celui qui est souffleté pour la race des hommes et n'est pas irrité », ni quand il ressuscite ne sursaute le Seigneur de la vie et de la mort. Il garde partout et toujours sa sérénité divine. Il sauve partout et toujours l'homme tout entier et notre vie.

Celui qui donne la consolation.

Si elle parlait une autre langue, l'icône tourmenterait l'homme. Si elle se fondait sur l'exactitude historique, elle nous dirait simplement : Il ne vous a pas été donné de vous trouver là et de voir ces événements comme les ont vus ceux qui ont crucifié le Seigneur.

Si elle nous représentait le Christ sur la croix comme un condamné et se réjouissait à la Résurrection, elle nous laisserait en proie aux changements mortels, et soumis à nos passions. Elle ne nous donnerait rien de plus que ce que nous avons lorsque nous étions seuls.

Si elle représentait avec des couleurs romantiques la nuit et le jour, elle nous laisserait dans la prison du monde créé qu'après la chute nous connaissions si bien. Si elle craignait la nuit, si les ténèbres naturelles lui coupaient la vue, nous serions comme si nous n'avions pas été baptisés. Nous craindrions la mort. Celle-ci briserait l'espérance de notre vie. Nous demeurerions dans le pays de la mort.

S'il y avait une perspective, elle nous ferait durement (fût-ce en y mettant les formes) sortir du Paradis et de la participation directe, comme les vierges folles. De conviés aux noces que nous étions, elle nous jetterait dehors dans les ténèbres, dans les glaces de la vision objective et dans l'illusion.

C'est dire que si l'icône demeurait sur le plan du tableau religieux – alors même qu'elle nous parlerait de l'événement du salut – elle ne nous proposerait

qu'une distraction artistique pour nous donner d'oublier (si c'était possible) la prison et le pays de la mort. Elle serait une dérision. Or maintenant elle est Rédemption.

L'icône n'est pas une reconstitution d'événements. Elle n'est pas une image fabriquée. Elle est une grâce incarnée. Elle est une Présence, une offrande de vie et de sanctification. L'iconographie orthodoxe est un témoignage de la victoire du Prince de la vie et de ses amis, un témoignage de la victoire sur la mort. Les lois de l'hagiographie sont les lois de la vie spirituelle. Sa puissance est la puissance de la Résurrection. On entre dans le monde de l'icône, on apprend sa langue, par le repentir et l'humble adoration, non par l'observation et la simple éducation artistique. Les couleurs parlent en silence et révèlent Celui qui n'a pas de forme à ceux « qui adorent dans la foi le mystère ».

Quelle désillusion ! À quelle tentation d'incroyance te porte l'approche du Seigneur « selon l'homme » : à voir le Christ de manière charnelle ; à le représenter en peinture comme un homme ordinaire de son temps ; à penser que tu parviendras plus près de sa vérité, si tu réussis à copier et à représenter plus fidèlement le paysage de la Palestine ou l'époque d'alors.

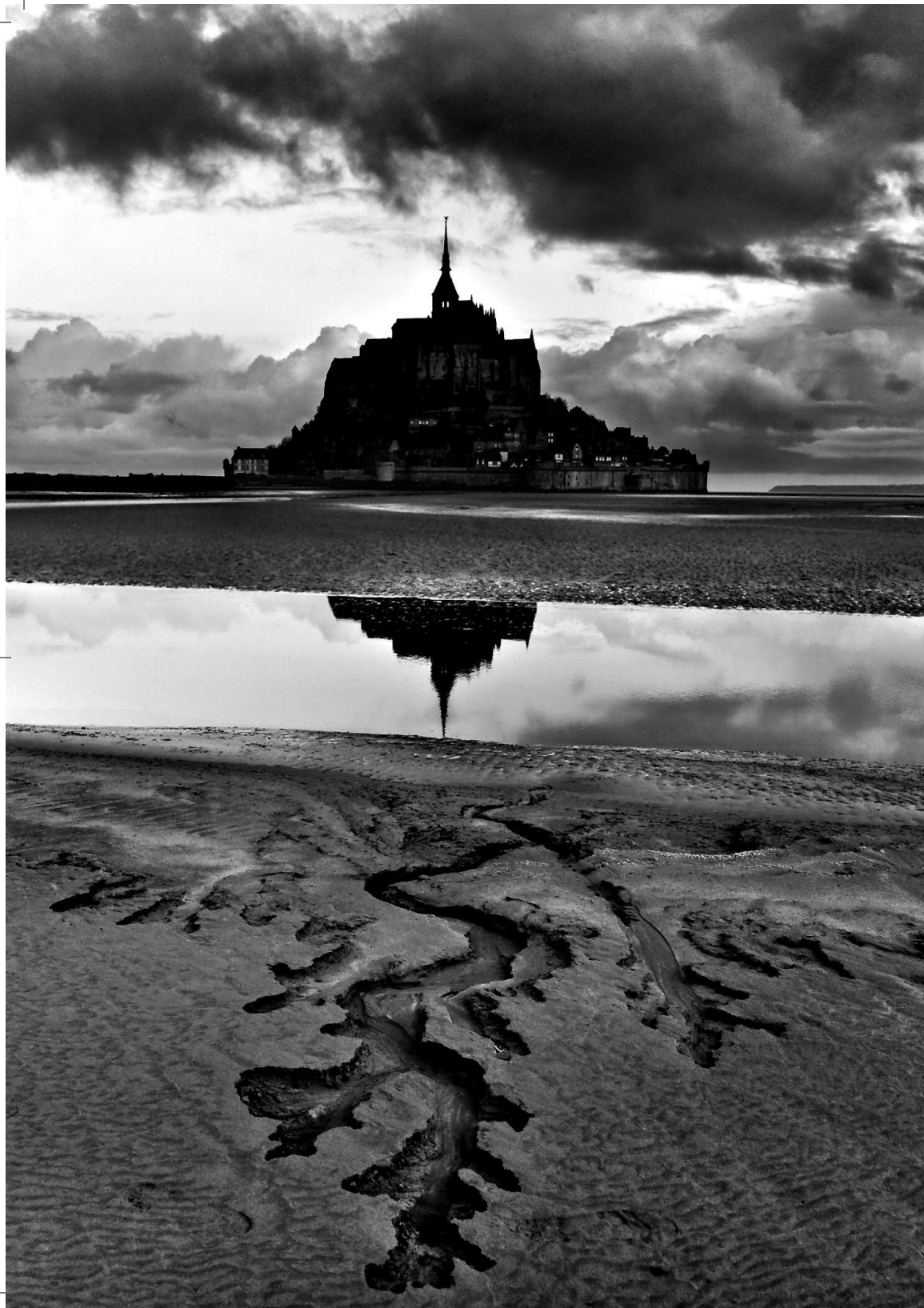
À l'inverse, l'icône ne crée en toi nul mirage romantique, nulle illusion de lieux et de temps révolus. Elle ne provoque en toi nulle émotion de souvenirs humains devant des époques, des civilisations ou des événements passés. L'icône est une présence qui porte la vie. Elle te met devant la transparence de l'histoire et de la matière transfigurées : au cœur des noces du créé et de l'incrédé, dans l'espace où tout est vrai, où tout est intact – le passager et l'éphémère – sans que soit ravagé rien de ce qui se passe. Mais immobile au cœur d'un mouvement continu de vie, tout te donne à boire la joie qui jaillit du tombeau du Christ.

Tu es debout devant l'icône avec crainte, respect et joie. Tu es debout. Tu vénères. Tu têtes, tu aspirés, tu te nourris insatiablement. Ce qui te nourrit désormais ne manquera jamais. Celui qui te nourrit désormais ne passera jamais. Ceux qui vénèrent et ce qui est vénéré sont au cœur du pouvoir et de la grâce sanctifiante de l'Esprit qui n'a ni commencement ni fin.

Quand tu as appris à vénérer l'icône du Christ, de la Vierge et des saints (à la vénérer de tout ton être appuyé sur elle), tu connais le chemin qui te mène à la source de la vie qui n'a pas de fin.

« Venez, fidèles, allons au tombeau de la Mère de Dieu et embrassons-le, touchant purement le cœur, les lèvres, les yeux, le front. Et puisons les grâces abondantes des remèdes qui coulent de la source intarissable ».

*Archimandrite Basile,
higoumène du monastère d'Iviron au Mont Athos.*



L'INÉPUISABLE BEAUTÉ

Père André Gouzes

Au milieu de nulle part, au sommet d'une colline boisée de pins maritimes, sur un piton rocheux de schiste qui domine une succession de vallées, dans une église orthodoxe en rondins de bois qui pourrait abriter un chœur de plus de cent moines vit le Père André Gouzes.

Le Père Gouzes, « Le » en Aveyron est un signe de noblesse, on dit le Pierre, le Marcel pour parler des enfants du pays, le Père Gouzes, prêtre dominicain, compositeur et artiste de sa vie restaure, un peu plus bas dans la vallée de l'Orbs, depuis plus de 35 ans, une abbaye cistercienne du XII^{ème} siècle, tombée en ruine, l'abbaye de Sylvanès.

Il fait jaillir des pierres par la puissance de sa musique. Ses concerts attirent des amoureux de toute part. Ce nulle part est devenu un centre international, un lieu de rencontres musicales de toutes les traditions : Un berger du Rouergue peut y rencontrer un chantré grec des Météores et y découvrir un langage commun. Dans les liturgies, les matines ou les vêpres tout est chanté ou psalmodié. Le père fait revenir dans l'Eglise des brebis égarées en attente d'une nourriture authentique, celle qui nourrit l'âme.

Dans l'église russe en rondins de bois il a aménagé un espace où le clavecin côtoie l'orgue : « La nuit je peux composer avec les anges sans déranger les humains qui dorment ». Au lever du soleil autour d'un café noir il me reçoit et répond avec jovialité à mes questions.

Mais avant de répondre, comme pour commencer par une prière, et après avoir bu une gorgée de café, il me désigne l'inépuisable beauté de la création dans un geste ample, qui semble caresser la cime des arbres et des collines. Après un court silence, la première question arrive comme une évidence.

Mont Saint Michel.

Art Sacré – Dieu dit : « que la lumière soit » et la lumière fut ! Dieu se révèle par son Verbe, par sa Parole. Quelle est cette Parole ? Quel est ce dire divin créateur ?

André Gouzes – Est-ce que la Parole de Dieu est une parole ? Notre parole articulée est elle la Parole dite par Dieu ? Il faut beaucoup d'humilité, de précaution avant de dire quoique ce soit sur cette Parole créatrice. La Parole de Dieu est créée, ineffable. Elle est Sa Nature, elle est une Parole absolue, elle est toute création, plénitude.

L'imaginaire n'imagine pas en dehors de ce que nous connaissons de notre monde. La Parole jaillit de l'infini du cosmos. Sa transcendance ne la rend pas inaccessible mais Tout-Autre. D'une tout autre nature que celle de l'incroyable fécondité de la création.

La Parole, à l'infini de son désir créateur, dans l'amour, est un appel, un cri. Elle est toute langue, celle de la Pentecôte où chacun s'exprime dans des langues différentes et où chacun se comprend. Elle est une réalité inépuisable, un gémissement divin que Lui seul contient et qui est Lui. Elle n'est pas un mot, un phonème, mais un jaillissement inépuisable de l'être.

Que la Parole se soit fait visage, là nous touchons le mystère de la Révélation. La miséricorde infinie de Dieu s'entretient avec Sa création. Elle remplit la création qui aspire à Dieu dans un gémissement d'adoption. La Parole est révélée, nommée, manifestée. Elle rayonne dans l'Eglise, corps du Christ, comme elle le fait à travers le mystère de l'icône.

La Parole est révélée mais elle demeure un mystère. Dans les offices nous ne célébrons pas des événements historiques, pas des gestes, pas des choses mais le mystère. N'enfermons pas la Parole dans nos mots, laissons lui le souffle de sa Présence, le vertige du sublime, c'est-à-dire du possible de notre liberté vers l'infini de Dieu.

Tout est lié comme dans l'architecture qui est une maquette de l'univers, une représentation en volume du cosmos. Tout devient signe, relation avec les mystères évangéliques.

AS – Vous parlez d'architecture, elle exprime le silence et le vide ?

AG – Dans une église l'espace exalte le vide, la transparence. Au Moyen-Age il n'y avait pas de chaises, tout le monde était debout devant Dieu. Seul l'évêque et le prince étaient assis pour symboliser l'autorité spirituelle et temporelle.

Le silence est le vide ! L'attente d'une Présence et d'un avènement.

La musique est une œuvre humaine dans l'univers sonore. Elle prépare à la plénitude assourdissante du silence. Le vide devient matrice de la Présence. La musique impose le silence, qui n'est pas absence de bruit mais plénitude et accomplissement du son. Celui qui chante ose troubler le silence, celui qui écoute se perd dans le silence.

Les questions ne sont plus des questions, mais sont des mots lâchés sur lesquels le père rebondit. Nous avons conservé la spontanéité du langage parlé, quitte à employer des mots qui n'existent que dans le cœur des poètes.

AS – Le sacré ?

AG – Il est plus profond. Il est déjà dans le souffle, il nous tient dans l'assise du souffle. Il est un appel dans le silence de l'être et dans l'écoute de Dieu. Le sacré est une verticale, une résonance qui vibre dans l'abstraction de la musique. Le sacré est à la verticale de l'infini insondable de Dieu. Il est le visible de l'invisible, l'audible de l'inaudible. Le sacré prend une forme mais qui n'est pas la sienne, car il est l'au-delà de toute forme.

AS – Le chant ?

AG – Le chant est un vecteur, une parole articulée, intemporelle. Il est un verbe ramassé dans le cœur qui jaillit d'une façon fracassante. L'âme s'attache au chant, se laisse saisir par la cantilation, la joie de la communion avec la Présence. Il est une parole engendrée, créatrice, c'est-à-dire qui agit par elle-même. C'est une délectation !

AS – L'âme ?

AG – L'âme est le principe unifiant et personnel du vivant. Elle est le signe tangible de l'amour de Dieu pour sa créature, elle est son empreinte. Dieu s'y cache et se laisse deviner, s'y livre en son retrait.

AS – Le fidèle ?

AG – Être de créance et de confiance, il est mobilisé par sa foi. Il s'ouvre et s'offre à la prière. Il faut l'inviter à chanter dans la chorale afin que son cœur se pétrisse au mystère de la divine liturgie. La liturgie est un dialogue, une rencontre de la tradition et du chant, de la « schola », et du fidèle d'aujourd'hui. Le fidèle participe de tout son être à la liturgie, il est un

concélebrant ! La liturgie est le dialogue avec Dieu, non plus dans la solitude du cœur mais dans le corps d'un peuple et de sa tradition.

Sa formation ne doit pas être uniquement livresque, il faut initier le fidèle à l'écoute, à la persévérance, à la fidélité... Il ne faut pas confisquer la tradition au profit d'une agitation sérieuse. L'expérience de Dieu, qui est un don de sa Grâce, doit s'accomplir dans le quotidien. Liturgie et vie ne font qu'un !

AS – Comment initier un chrétien à la Parole ?

AG – Par la répétition consciente, concrète et active. Par une pédagogie non pas mécanique mais construite collectivement sur la mémoire de l'Eglise. Une mémoire exprimée par les anciens, les martyrs... Par une approche sensible et charnelle du Verbe dans le rythme, le mouvement et le geste ; par la répétition des cycles liturgiques avec leurs interprétations spirituelles qui creusent des sillons dans l'âme et amplifient la foi.

Vivre l'expérience de Dieu. La mémoire vivante a sa source en elle-même. Elle n'a pas besoin de chercher des mots, c'est le mot qui l'habite !

Il faut une pédagogie de l'enseignement, il faut retrouver les grands textes des Pères, étudier les textes de l'Ecriture, les Béatitudes par exemple !

Le Père Jousse a cherché à remonter jusqu'aux sources primitives de l'homme, au-delà des traditions anciennes de l'humanité. Ce n'est pas une mémoire mécanique mais la source profonde qui porte en elle une puissance d'incarnation. Ce n'est pas le mot mais l'Esprit du Verbe qui est vie. Le réel n'est jamais banal, ce qui le banalise c'est notre regard, quand nous assoupissons notre conscience, quand nous ne sommes plus en éveil.

AS – L'Esprit ?

AG – C'est l'Esprit qui vivifie. Il est l'immatérialité de ce que j'accomplis. Il est la profondeur sans fond. Dieu brode par sa Parole dans le silence que l'Esprit dynamise. Si je me vide de tout, je laisse passer le Souffle de la Parole.

AS – Comment dire ?

AG – Pour sortir de sa faiblesse il faut confirmer l'abandon ! Fuir l'angoisse et rechercher la paix, vivre l'instant avec générosité, altruisme. Correspondre à la grâce car Dieu nous atteint dans la spontanéité de l'instant.

AS – Et pour celui qui n'arrive pas à se donner ?

AG – Celui qui ne se donne pas se durcit, il est déraciné. Manquant de générosité sa musique névrosante le rend névrosé. Il devient volontariste, idéaliste... l'acédie (*dépression, ennui*) le guette. Il est un « doublon » qui découpe la vie pour en faire un bon travail sérieux. C'est une personne qui vous écrira un brillant traité sur la charité mais qui sera incapable de vous dire : « bonjour ».

La musique n'est jamais assez légère, elle ne doit jamais être saturée de façon subjective. « Il faut devenir poreux à la Grâce » comme le disait Charles Péguy. Il faut un zeste d'humour, ne pas ruminer, ne pas donner trop d'importance au diable, s'oublier, se donner à la joie, retrouver le passage, l'ouverture à la Grâce, à la divine naïveté !

AS – Le chantre ?

AG – Il est heureux de bien accomplir son travail, il est le serviteur de ses frères comme les anges sont les serviteurs de la Gloire de Dieu. Ils sont les passeurs de la lumière. Le chantre est par l'enthousiasme de son chant le héraut de la joie.

Mais il ne faut pas confondre le bonheur de faire, avec la vertu !

Comme dans la « Plena voce » (*chant à pleine voix*) que chantent les bergers, nous sommes assis sur le souffle, nous chantons d'une colline à l'autre, nous portons, nous actualisons une mémoire ancestrale. Nous rayonnons la Gloire du Christ, la joie nous est donnée en surplus. Tout ce qu'on aime nous survivra par la louange.

Nous ne sommes pas nés en vain !

Il y a 35 ans quand le Père André Gouzes est revenu en Aveyron pour soigner son vieux père, l'église où il vivait n'avait ni eau, ni électricité, ni fenêtre, ni porte... les murs étaient décorés de moisissures et de lierres. Il mangeait ce que les rares fidèles lui offraient. Il n'avait faim que de Dieu ! Aujourd'hui l'abbatiale est restaurée mais pas encore achevée. Il y a de nombreuses parties dont le cloître qui sont inachevées, alors il continue à chanter la gloire de Dieu pour faire jaillir des pierres et pour inviter des moines à partager sa louange.

*Le Père André Gouzes, dominicain,
est le fondateur des rencontres musicales de l'abbaye de Sylvanes dans l'Aveyron.
Cet entretien a été réalisé au prieuré des Granges en août 2008
par le Père Gerasime.*



ANNONCER L'ÉVANGILE AUJOURD'HUI

Archimandrite Syméon

Li me semble normal que des chrétiens, et à plus forte raison des pasteurs, se posent la question : « Comment annoncer l'évangile dans le monde d'aujourd'hui ? » La raison en est que nous nous trouvons dans une société qui a évolué et qui évoluera encore. La manière de vivre et de penser présente une spécificité inhérente à notre temps et la prise de conscience de notre responsabilité nous entraîne à réfléchir et à essayer de trouver des solutions quant à la façon dont nous devons vivre une dynamique pastorale en adéquation avec le monde dans lequel nous vivons.

Je n'ai pas la prétention de vous proposer un mode d'emploi exhaustif qui nous permettrait de résoudre notre problématique. Ce serait présomptueux et parfaitement inutile car très vite caduc.

Je vais essayer de vous livrer quelques réflexions personnelles pour lesquelles je vous demande indulgence car elles ne sont que la résultante de ce que j'ai pu expérimenter jusqu'à ce jour. Entendez par là que ce que je propose est forcément limité par la subjectivité et la particularité de ce que j'ai vécu et que je vis dans mon quotidien de moine et de prêtre.

La première pensée qui m'est venue à l'esprit quant au sujet qui nous intéresse est celle-ci : Comment le Christ s'est-il comporté lorsqu'Il a été confronté à la réalisation de sa mission divine ? De par son incarnation, Il a été inculturé dans la civilisation Juive de l'époque. Qu'a-t-Il fait de cette culture ? Il s'est trouvé en face d'êtres humains qui ne vivaient pas en conformité avec le judaïsme : comment-a-t-Il réagi ? Il devait annoncer le salut aux hommes qui l'entouraient et à travers eux au monde entier et cela n'allait pas de soi ! Ceux qu'Il rencontrait étaient en attente d'un salut temporel : être délivré du joug romain ! La hiérarchie juive était sûre d'elle-même quant à la manière de vivre selon la loi de Moïse.

Comment a-t-Il manifesté à tous le message divin : la bonne nouvelle du salut ? Et nous pourrions allonger davantage cette liste de questions !

Si nous observons la manière dont le Seigneur Jésus se comporte avant même que de parler en public, que voyons-nous ? Dès qu'Il a été baptisé par Jean, Il se retire au désert : ce n'est pas la seule fois où nous voyons le Christ se mettre en retrait. Il monte souvent dans la barque des disciples pour aller « sur l'autre rive » là où il pourra retrouver le calme nécessaire pour la prière

Chemin, forêt de Tronçais.

avec son Père. Ces exemples nous montrent très clairement qu'avant de vivre un événement important (vie publique où Passion) ou de délivrer une nouvelle parole, Jésus se retire pour prier.

La conclusion semble simple et peut être banale mais ne faut-il pas la rappeler face aux agitations qui nous encombrant, à l'activisme qui nous guette et surtout à la responsabilité qui nous incombe. Il nous faut trouver Dieu avant de dire Dieu, il nous faut rencontrer le Christ avant de vivre avec lui !

Comment vivre cela ? Pour chacun ce sera différent : les moyens vont varier selon que l'on travaille dans le monde, que l'on est marié avec une famille privilégiée, tout en étant prêtre. Un moine dans un monastère n'a pas les mêmes moyens que celui qui vit dans le monde. Un évêque débordé par un diocèse conséquent devra trouver la meilleure solution ou la moins mauvaise... Mais ce qui est certain c'est que nul ne peut se passer d'un moment privilégié, dans le silence, à l'écart, dans la prière, pour recentrer son action pastorale, pour l'animer de l'unique essentiel : l'Amour divin qui nous sauve !

N'ayons pas peur de nous retirer là où nous sommes le mieux pour rencontrer Celui qui peut tout en tous. Un coin de bureau, un coin de prière, un bout de jardin, l'anonymat du transport urbain, un séjour dans la nature, un temps de retrait dans un monastère et bien d'autres lieux peuvent nous aider à nous préparer à accomplir la mission qui est nôtre. Et comme le Seigneur Jésus nous l'a montré d'aller puiser là où est l'eau vive !

Voyons maintenant comment le Christ se comporte avec la culture environnante.

La parenté de Jésus est Juive. En tant que deuxième personne de la Trinité, en tant que Verbe qui se fait chair, Il vient habiter parmi nous (c'est la base de la théologie de l'incarnation), il épouse parfaitement la culture du pays où il est né. C'est par cette inculturation qu'Il a progressivement transmis le message divin dont Il était mandaté. En effet nous voyons le Seigneur s'habiller comme les hommes de son temps, nous le découvrons mangeant et buvant avec ceux qui l'entourent, à la manière orientale : dans le partage simple et fraternel. Il respectera les règles religieuses en les intériorisant, il fréquentera la synagogue. Il échangera avec les docteurs de la loi comme la coutume le voulait, et bien d'autres choses encore. Pour résumer ceci signifie que le Sauveur recevait le trésor culturel de ses ancêtres, qu'Il puisait dans ce trésor mais sans se laisser aliéner par lui. Toute culture nécessitant une transmission Il participera à ce mouvement avec le discernement qui lui revenait : Il n'est pas venu abolir la loi (qui était partie intégrante de la culture juive) mais l'accomplir. C'est-à-dire encourager à développer ce qu'il y a de bon et laisser de côté tout ce qui devenait encombrant, inutile et caduc.

Allons plus avant dans ce constat : cette culture dans laquelle le Seigneur s'incarne, s'Il l'intègre parfaitement Il ne va pas pour autant se laisser prendre par ses déviations : ce qu'Il doit annoncer c'est le Salut de l'homme par Dieu et non le salut de l'homme par l'homme. Or l'attitude de certains pharisiens (tous n'étaient pas de mauvais pharisiens !) consistait à ramener tout à eux dans un mouvement orgueilleux, une mauvaise récupération de la loi mosaïque : la vie culturelle qui était devenue culturelle depuis longtemps pour les Hébreux et leurs enfants était dangereusement atteinte par ce que nous nommerons aujourd'hui un fondamentalisme déviant : la soi-disant culture « culturelle » avait tendance à être utilisée pour des intérêts égoïstes dont Dieu était évidemment absent... Le Sauveur ne se laissera pas piéger par ce mouvement. Il le dénoncera fermement et se proposera de transmettre des connaissances dont la particularité sera d'être à caractère expérimental : Il apprendra à tous comment expérimenter l'Amour de Dieu et l'Amour des hommes. Cela nécessitera d'aller quelquefois à contre courant de ce qui se vivait alors et ceci surprendra bien des consciences qui s'éveilleront à la beauté des Béatitudes : accomplissement de la loi dont l'apparente perspective inversée en surprendra plus d'un !

Peut-être faut-il ici faire un lien entre la culture et la tradition, celle-ci se nourrissant de la culture et cette dernière se spécifiant dans l'ensemble des manifestations de la pensée et de la vie chrétienne transmises par le Christ.

Nous pourrions dire pour résumer que le Seigneur, ayant émigré de son lieu Trinitaire, pour s'exiler sur notre terre, a accepté d'être confronté à la culture juive au travers de laquelle Il nous a transmis la grande nouvelle du salut universel, développant et accomplissant tout ce qu'en tant que Créateur Il avait donné à l'homme, purifiant tout ce que l'homme avait souillé et lui redonnant accès à la vraie culture : celle de l'Amour, seule vraie connaissance fondamentale qui une fois transmise devient seule vraie Tradition !

Alors concrètement, aujourd'hui, que devons-nous faire ?

Certes, suivre l'attitude du Christ. Ne pas avoir peur de notre culture, de notre civilisation, en utilisant tout ce qu'ont acquis ceux qui nous ont précédés mais sans esclavagisme, avec discernement et esprit créatif. De nombreux intellectuels, après l'émigration russe autour de 1920, ont cherché à établir des liens avec la culture qu'ils rencontraient dans leur pays d'accueil. Tant par les exilés que par les Occidentaux devenus orthodoxes, cette émigration hors de la Russie a été déchiffrée comme un dessein providentiel de Dieu pour faire connaître la foi orthodoxe hors de son espace culturel traditionnel. Mais cela a été permis par l'ouverture des Russes à la culture dans laquelle ils vivaient. Ils se savaient dépositaires d'un trésor : ils ont voulu le partager avec ceux que Dieu appelait à cette découverte. La traduction des textes liturgiques et spirituels

ainsi que la célébration dans la langue du pays dans quelques églises ont permis de faire connaître cette foi telle qu'elle était vécue. Citons au passage, l'œuvre du Métropolitain Antoine de Souroge, ce grand prédicateur de l'Évangile, Père spirituel infatigable pour tous ceux qui le demandaient. Et que dire d'un Paul Evdokimov, d'un Wladimir Lossky et de leur œuvre dans le domaine théologique, d'un Léonid Ouspensky dans celui de l'Icone pour ne citer que les plus prestigieux, tous autant enracinés dans leur héritage que totalement ouverts à la culture de l'autre et au partage !

Le Père Cyrille Argenti de bienheureuse mémoire nous dit entre autres paroles celle-ci : « Pour l'orthodoxie, la mission est essentiellement la création d'une Église locale avec sa culture propre... Il ne s'agit ni d'exporter la culture de l'Église mère, ni d'accepter telle quelle la culture du pays de mission. Il s'agit d'une création nouvelle, d'une œuvre d'église avec tout ce que cela implique comme création culturelle ».

De nos jours un très beau travail sur le chant liturgique est effectué par le monastère de Cantauque. Aidés par de grands spécialistes de la musique byzantine traditionnelle, les moines ont su adapter ce chant à la langue française et à la sensibilité musicale de notre pays (ce qui n'est pas très aisé) cette nouvelle création est une belle réalisation qui doit encourager tous ceux qui sont sensibilisés à des projets de ce type. Nous avons besoin de nouvelles églises pour nos différentes communautés : faut-il systématiquement faire des églises à bulbes ou copier des modèles byzantins ? Au risque de ne pas voir s'intégrer dans le paysage ces diverses copies ! N'y aurait-il plus d'architectes suffisamment créateurs et cultivés pour nous proposer des modèles de bâtiments qui s'harmonisent avec la nature environnante et qui respectent les besoins liturgiques de nos paroisses et monastères ?

Où est le Basile d'aujourd'hui qui tout en nous livrant une théologie de haut niveau savait créer des lieux pour soulager les pauvres et les malades : Où sont-elles les basiliades d'aujourd'hui ? Saint Basile savait qu'il n'y a pas de brisure possible entre vie liturgique et exercice concret de la charité. Il n'est pas nécessaire de copier la musique Hard Rock pour chanter à l'église ni de réaliser nos iconostases en matière plastique pour vivre dans la culture d'aujourd'hui et d'ici. Mais peut-être pourrions essayer, par exemple, d'adapter ce qui se faisait comme ancêtre de l'iconostase à la période paléochrétienne et ainsi permettre à la fois à nos sanctuaires de bien conserver la notion d'espace sacré tout en permettant une visibilité correcte de la réalisation des Saints Mystères.

Tout ce que je viens de souligner, exemples certes insuffisants, nécessite une véritable attitude de conversion intérieure, demandant humilité, compréhension de l'autre et quête de la volonté divine. Si Pierre, Paul, et les autres apôtres ont construit les bases solides de notre Église c'est parce qu'à l'écoute

de l'Esprit Saint et dans la fidélité au Christ, ils ont su s'adapter aux besoins et aux diverses cultures de ceux qu'ils rencontraient, et chercher des solutions aux diverses questions qui se posaient : fallait-il ou non conserver le rite de la circoncision ? Paul était pour ne pas l'imposer aux païens qui se convertissaient, Pierre avait un autre avis ! Après confrontation une solution a été trouvée grâce à la prière, à la charité qui a su dominer entre eux et au désir de conversion intérieure de chacun. St Paul nous dit : « Il n'y a plus ni juifs ni grecs... » Nous savons bien ce qu'il voulait dire, alors il nous faut aller dans le même sens et peut-être n'entendrons-nous pas ce qui me fut dit un jour par un hiérarque orthodoxe étranger : « Nous ne pouvons pas nous entendre car nous n'avons pas la même culture ».

À la question : « Comment faut-il annoncer l'Évangile aujourd'hui ? »

Nous pouvons répondre par la parole et par la vie. Qu'est-ce qui est plus important : témoigner par la parole ou par la vie ? A la période des persécutions antiques comme à celles qu'ont connues beaucoup de nos frères des pays communistes, certains martyrs (donc ceux qui ont témoigné de leur foi) ont utilisé l'expression orale et sont allés jusqu'à donner leur vie pour le Christ. D'autres l'ont fait en restant silencieux comme les agneaux que l'on mène à l'abattoir. Le Seigneur lui-même a répondu à Pilate et à ceux qui l'interrogeaient mais il a su se taire à d'autres moments. Ce qui est certain c'est que tous sont des témoins par l'authenticité de leur vie.

Une parole est convaincante si elle est la véritable expression honnête et sincère d'une expérience authentique. Lorsque j'étais jeune enfant j'ai été élevé par des religieux. Je me souviens encore aujourd'hui de l'un d'entre eux : je ne l'ai jamais entendu parler mais son regard, son humilité, son visage toujours joyeux m'ont marqué jusqu'à ce jour ; et je rends grâce à Dieu pour cet homme qui sans un seul mot m'a fait comprendre ce à quoi menait un authentique lien avec Dieu. Que veut dire « annoncer l'Évangile » cela signifie annoncer la Bonne Nouvelle à savoir que Dieu nous aime sans condition et que nous en sommes témoins !

Je m'arrêterai avec la parabole du Fils prodigue, sommet de l'expression de la miséricorde de Dieu, démonstration on ne peut plus évidente de l'Amour sans condition que le Créateur donne à sa créature, malgré son éloignement volontaire...

Où est le jugement ? Où est la condamnation ? Où est le mépris ? Où et quand le Seigneur l'entraîne-t-il dans la culpabilité ?

Nous devons être très attentifs à la manière dont sont traités ceux que je viens de citer : cette démonstration devrait nous suffire pour comprendre ce qu'il convient de faire ou de dire pour annoncer l'Évangile au monde d'aujourd'hui !



Si vous le voulez, ajoutons encore la compassion qui fera que Jésus souffre avec ceux qui souffrent, pleure avec ceux qui pleurent. Ceci l'entraîne à guérir les malades, redresser les boiteux, donner la vue aux aveugles et ressusciter le fils de la veuve de Naïm et son ami Lazare. Parlons encore du pardon envers ses bourreaux, de sa patience avec ses disciples.

Mais cela ne suffit pas !

Il faut que nous agissions à l'image de ce que Jésus a fait. Nous devons tout faire pour être miséricordieux. Nous devons tout faire pour ne pas juger, pour ne pas condamner, pour ne pas mépriser et encore pour ne pas introduire le sentiment de culpabilité dans le cœur de celui ou celle qui est en face de nous et qui attend notre amour ! Refusons catégoriquement toute attitude moralisatrice qui n'apporte que sentiment de rejet et qui exclut toute tentative de compréhension et d'amour.

Dans le monde d'aujourd'hui, celui auquel nous devons annoncer l'Évangile, nous sommes confrontés à des situations identiques à celles qu'a connues le Christ : il y a toujours des méchants, des voleurs, des menteurs, des hypocrites, des tueurs, des prostitués de toutes sortes, des hommes et des femmes adultères... mais il y a aussi toutes sortes de nouvelles formes de faiblesses, de tentations, de situations auxquelles nous n'étions ni habitués, ni préparés ou si peu... Que faire et que dire aux femmes qui avortent : leur dire que c'est bien et les encourager au laxisme ? Certes non ; leur dire qu'elles sont condamnées et qu'en aucun cas Dieu ne pourra leur pardonner (je connais une femme qui est exclue à vie de la communion sacramentelle pour cause d'avortement) non, ce n'est pas la bonne attitude, la réponse à cette question nous la connaissons : Le Christ dépose d'abord son amour comme un baume apaisant sur la plaie causée par le péché (s'il y a péché), puis il est compatissant et miséricordieux, enfin il encourage à ne pas tomber dans la faiblesse.

Que dire et que faire face aux jeunes qui de plus en plus fréquemment vivent maritalement sans avoir reçu le sacrement de mariage ? Qu'ils vivent dans le péché ? Je ne pense pas que ce soit la bonne solution. Peut-être leur expliquer, sans jugement, qu'ils se privent d'une grâce mais que le moment venu ils pourront toujours la recevoir. Et puis peut-être convient-il de comprendre que certains jeunes ont peur de s'engager et que cette peur a souvent été nourrie par les exemples peu encourageants que nous leur avons donnés ! Combien de femmes et de maris ont trompé leur conjoint en cachant hypocritement leur faute et en laissant croire que tout allait bien, plongeant bien souvent l'entourage immédiat dans la souffrance. Que celui qui n'a jamais pêché leur jette la première pierre...

Face à ces situations il importe d'essayer de comprendre pourquoi cela existe avant de trop vite s'engouffrer dans le jugement ou la condamnation. Et si l'on ne comprend pas par l'intellect il faut le faire par le cœur !

Il y a encore bien des choses que l'on ne comprend pas ; tout ce qui relève de la sexualité est complexe, personne ne peut le nier et beaucoup de prêtres sont confrontés à des situations bien difficiles face à ceux qui viennent déposer leur souffrance devant eux. Que ce soit dans l'état de mariage ou hors du mariage, dans le service sacerdotal, voire dans le monachisme. Qui comprend, par exemple, ce qui pousse deux personnes du même sexe à être attirées l'une par l'autre : aucune analyse scientifique, sociologique ou autre n'est satisfaisante et même s'il y avait une explication, qu'en ferions-nous ? À quoi servirait le rejet, la condamnation, le mépris, la culpabilité ? Cela n'a jamais été l'attitude du Seigneur.

Une parole est convaincante
si elle est la véritable expression honnête et sincère
d'une expérience authentique.

Alors que faut-il faire pour être de véritables témoins de l'Évangile du Christ ? Commençons peut-être par être humbles, ne nous positionnons pas comme des censeurs. Essayons de faire comprendre ce qu'est l'amour, ou ce qu'il n'est pas. Qu'il n'est pas bon d'utiliser l'autre comme un instrument de plaisir (et cela est valable pour toute tendance sexuelle). On peut aborder la question de l'intégrité, voire de l'abstinence, mais pas sous forme d'obligation systématique : mais comme un choix possible à envisager dans la liberté. Si l'on a cherché à aimer et comprendre la souffrance qu'engendre ce genre de situation l'on aura été bien proche de ce que le Christ aurait fait à notre place. Si l'on a encouragé à éviter le péché, en précisant notamment que ce n'est pas l'acte sexuel qui est un péché mais ce que l'on en fait, on aura agi en pasteur.

Il me semble que les différents responsables spirituels (laïcs, diacres, prêtres, évêques) devraient provoquer des rencontres pastorales pour traiter de toutes ces nouvelles questions éthiques. Non pas pour rédiger des lois et des enseignements ex-cathedra mais pour chercher ensemble à avoir une approche évangélique de ces différentes questions qui touchent nos frères et nos sœurs qui nous entourent. On a tout à gagner à apprendre à n'être ni des laxistes, ni des juges qui condamnent, mais à chercher comment aimer en vérité : voilà peut-être la première et véritable ascèse du pasteur authentique...

Il conviendrait encore de parler de l'annonce de l'Évangile aujourd'hui aux jeunes (et moins jeunes) qui se droguent en utilisant toutes sortes de stupéfiants et d'alcools. Nous en arriverions aux mêmes conclusions que précédemment : pas de jugements inutiles, pas de condamnations irrespectueuses mais écoute de celui ou celle que la souffrance du manque d'amour a entraîné dans ces fausses issues : encore une fois faire comprendre à ceux qui sont dans ces situations qu'ils sont aimés de Dieu et de nous autant que nous le pouvons. Leur dire que jamais le Christ ne les rejettera (citer l'Évangile à cet effet) et que toute sa miséricorde leur ait accordée même s'ils rechutent... Que Jésus n'est pas venu pour ceux qui se croient forts mais pour ceux qui se savent faibles « un pauvre a crié, Dieu l'écoute » dit le psalmiste. Il nous faut croire en cette parole et ne pas exclure qu'elle s'adresse à nous aussi, qui que nous soyons !

Peut-être certains d'entre vous me diront : vous n'avez pas parlé sur la façon d'annoncer l'Évangile aux athées, aux non-croyants et aux indifférents. Des dialogues existent avec ces différentes catégories de personnes, et je pense que cela est une bonne chose mais il me semble que ce qui manque le plus face à cette problématique c'est une certaine évidence de l'amour, quelque chose qui attirerait le regard, l'attention, le cœur... Ce qui manque le plus c'est que ces gens-là puissent dire : « Voyez comme ils s'aiment ! ». Encore tout récemment un athée, qui avait fait l'effort d'assister à une liturgie que je célébrais en Bretagne, m'a affirmé qu'il lui serait impossible de croire que Dieu existe tant que tous ceux qui se réclament de Lui montreraient l'évidence de la désunion. Peut-être était-ce une justification facile, mais si cela n'en était pas une ? N'allons pas trop vite nous-mêmes dans l'autojustification rassurante. En tout cas chercher toute sa vie à s'aimer entre chrétiens de quelque coloration qu'ils soient ne sera jamais une cause perdue et restera une bonne manière d'annoncer l'Évangile au monde d'aujourd'hui !

Je voudrais vous citer un texte que j'aime beaucoup. Il a été écrit par le Père Lev, le moine de l'église d'Orient. C'est un extrait de l'ouvrage intitulé : « L'offrande Liturgique ». Il s'adresse aux prêtres mais vous verrez qu'il est facile de transposer tous ces mots pour chacun d'entre nous : « Le prêtre se doit en premier lieu à ceux qui souffrent. S'il avait à résumer en une seule phrase tout le message que Jésus-Christ l'a chargé de transmettre aux hommes, il pourrait s'en tenir à cette parole du Seigneur : « Venez à moi vous qui souffrez et êtes accablés et je vous soulagerai » Car la tâche du prêtre consiste à orienter vers le Sauveur toute souffrance physique et morale, tout besoin de salut... Il est impossible d'entrer ici dans des détails concrets sur l'aide que le prêtre doit apporter à la souffrance humaine. Car chaque cas est, d'une certaine manière, original et unique. On ne peut pas appliquer aux divers cas une recette

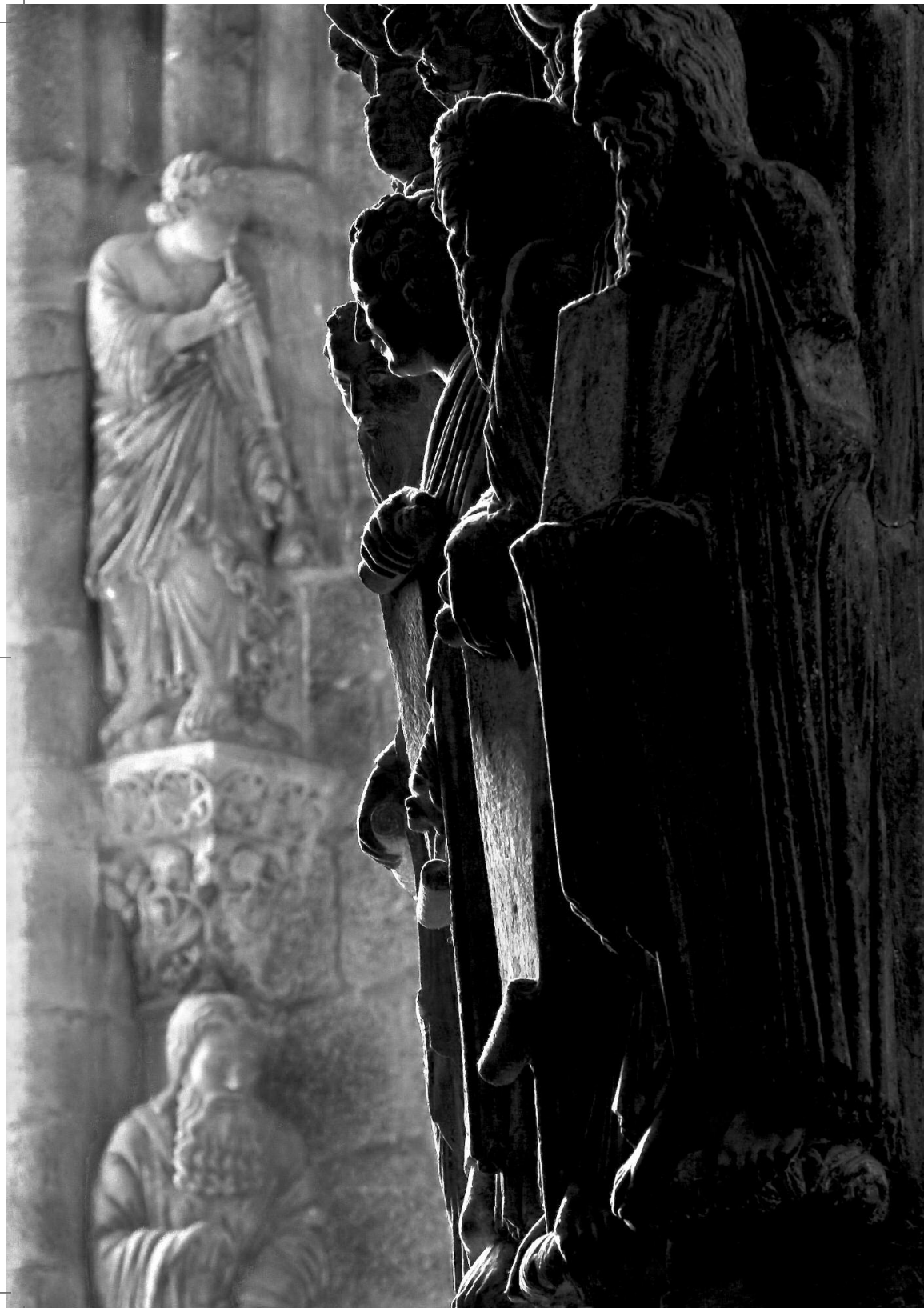
générale. Ce qui est certain et s'applique dans tous les cas, c'est qu'il ne suffit pas d'adresser à l'âme souffrante une exhortation plus ou moins pieuse, ou de l'aiguiller vers des institutions appropriées. Le prêtre n'a rien fait tant qu'il n'a pas lui-même « partagé » le fardeau d'autrui, tant qu'il n'a pas essayé lui aussi de porter ce fardeau (d'une manière qui varie dans chaque cas et qui doit être guidée par les impulsions de la Grâce) tant que sa compassion ne lui « coûte » pas quelque chose et ne l'achemine pas vers un sacrifice précis. Au premier rang de ceux qui souffrent il y a les pécheurs. Leur mal exige du prêtre une humilité qui, condamnant le péché, ne jugera jamais le pécheur. Elle exige aussi un lavement des pieds fait avec une délicatesse et une tendresse particulières. Comment le prêtre pourra-t-il laver les pieds du pécheur ? Peut-être en parlant à celui-ci ; peut-être en discernant la part de bien qui n'est jamais absente d'une vie humaine et en aidant le pécheur à se concentrer sur cette goutte de lumière et à la faire croître. Mais certainement par la prière et par un amour silencieux, agissant. Il faut aimer le pécheur au-delà de son péché. Il faut que l'amour du prêtre, manifesté par des actes en apparence infructueux et coûteux, entraîne le pécheur hors de son péché (seule la Grâce peut accomplir cette œuvre). « Seigneur Jésus donne-moi de pénétrer de plus en plus les profondeurs de ton amour miséricordieux et de proclamer cet amour à tous ceux que tu mettras sur ma route ».

J'aime livrer à votre réflexion cette phrase adressée par le Christ à une sainte moniale française de l'ordre des Augustines, Mère Yvonne Aimée : « Je ne fais aucune distinction entre un cœur innocent et un cœur souillé. C'est celui qui m'aime davantage qui m'est le plus cher ! ».

Il faut terminer et laisser la place aux questions et au dialogue.

Si nous ne pouvons pas répondre totalement à cette immense question qui fait le thème de notre rencontre il est une attitude qui me semble très importante à proposer : tant que nous resterons insatisfaits de la manière dont nous essayons d'être des témoins pour aujourd'hui, tant que nous chercherons comment dire en vérité à ceux qui nous entourent que tous sont aimés de Dieu ! Le Seigneur pourra poursuivre son œuvre d'enseignement au travers de ses apôtres, de ses fidèles, de ses pasteurs ! Ne nous y trompons pas c'est d'abord Dieu qui se révèle à nous et cette révélation n'est pas finie: comme l'a dit le Père Alexandre Men : « Le Christianisme ne fait que commencer ! »

*Archimandrite Syméon,
higoumène du monastère Saint Silouane,
Conférence donnée en 2008 à l'Institut de Théologie Saint Serge à Paris.*



MAXIME KOVALEVSKY

COMPOSITEUR DE MUSIQUE LITURGIQUE

Philippe Leroux

*M*axime Kovalevsky¹ était autant musicologue, bénéficiant de ce que peut apporter la musicologie avec sa méthodologie et ses protocoles quasiment scientifiques, que compositeur² et théologien. Sa composition s'est appuyée sur des recherches portant sur divers répertoires de musique liturgique et sur une réflexion profonde concernant les fonctions de la musique et de ses acteurs au sein de la liturgie chrétienne et orthodoxe en particulier. Il a mis en lumière ce qu'on pourrait appeler des « canons de la musique liturgique ». Il semble que ceux-ci n'avaient encore jamais été nommés de façon aussi précise, rigoureuse et bien-fondée théologiquement.

Le génie de Maxime est, tout d'abord, d'avoir compris que les trois grandes traditions de musique liturgique chrétienne : byzantine, slave et romaine, ne se différencient qu'en fonction de la langue qu'elles soutiennent : grec, slavon et latin, et qu'elles reposent sur les mêmes fondements.

Éléments provenant de la tradition

Parmi ceux-ci : le fait qu'elles sont composées d'éléments musicaux traditionnels. La musique liturgique suit un processus de développement organique. Les éléments qui la composent et l'organisent sont à la fois toujours les mêmes et en perpétuelle évolution. Ils proviennent des débuts du christianisme, voire de plus loin. Certains sont issus directement de la façon dont le Christ et les prophètes s'exprimaient en chantant. Les textes sacrés utilisés dans l'Église ont toujours été associés à une musique. Maxime pensait que la signification profonde d'un texte liturgique est donnée, bien sûr, par le sens du texte, mais aussi par ce qu'on pourrait appeler son « portage musical »³, c'est-à-dire la musique qui le soutient. Cette musique véhicule toute une série d'informations non contenues dans le seul texte, elle interprète le texte. Par exemple, si nous voyons écrit le mot « viens », nous comprenons qu'une personne demande à une autre de venir. Mais si nous entendons le mot « viens », selon l'intonation que prendra la personne qui parle, nous saurons si ce mot représente une injonction ou une supplique. Nous aurons donc des informations supplémen-

Portail de gloire, cathédrale Saint-Jacques-de-Compostelle.

taires sur l'état d'esprit de la personne qui prononce ce « viens ». Il se passe le même phénomène dans la musique liturgique, qui, lorsqu'elle provient de la « tradition »⁴, est porteuse d'informations sémantiques complémentaires de celles qui sont contenues dans le seul texte sacré.

Celui-ci, chanté selon un chant traditionnel remontant aux premiers Chrétiens, possède ainsi son sens complet : le sens intrinsèque du texte lui-même, auquel s'ajoute celui qui provient de son interprétation musicale. En adjoignant aux écrits un sens plus subtil et plus précis, le chant liturgique transmet rigoureusement l'éclairage sous lequel il faut les comprendre. Ces éléments traditionnels ne doivent, pour autant, pas être figés, car l'Église est vivante. Ils peuvent être conduits à évoluer. Cependant, chaque évolution liturgique se fait au cours d'une lente assimilation de l'église tout entière, à l'image d'un arbre se développant à partir de ses racines. La conscience de l'Église étant parfois obligée d'écarter des attitudes s'écarter trop du but liturgique, comme, par exemple, une musique privilégiant le seul aspect esthétique ou faisant disparaître le texte. Cela s'est produit de nombreuses fois au cours de l'histoire en Orient aussi bien qu'en Occident.

Pour ce qui est de la composition de musique liturgique, le fait de recourir à des éléments traditionnels permet également d'échapper à l'aspect subjectif d'un travail réalisé par une personne ou un groupe de personnes à un moment donné de leur propre histoire et de l'histoire en général. Ces personnes étant conditionnées, entre autres, par leur époque, leur psychologie et leurs connaissances. Ce qui vient de la tradition est passé au crible de l'expérience de l'Église et est en quelque sorte éprouvé par le feu. Dans ses compositions, Maxime a toujours utilisé des éléments traditionnels : *znameny*, mélodies vieilles-russes ou grégoriennes.

Musique exclusivement vocale

Un autre élément commun aux différentes traditions musicales liturgiques est le fait qu'elles soient exclusivement vocales. En Orient, cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours, à de rares exceptions près, et en occident seulement jusqu'au IX^e siècle. Selon Maxime, la voix exprime directement les démarches intérieures de l'homme sans intermédiaire mécanique. Faire intervenir des instruments au sein de la liturgie place un écran entre les fidèles et Dieu, car seul le souffle humain est capable d'exprimer l'être intérieur et la pensée du cœur de l'homme. Ce souffle est donné par Dieu au chanteur qui, d'une certaine manière, lui rend ce souffle en chantant. Il y a dans le chant un mouvement de va et vient entre réception et don. Le chantre accueille le souffle divin qui le modèle et le façonne, et rend ce souffle à Dieu. Il abandonne ce qui lui donne

la vie et par ce don, il peut réellement transmettre la parole. Il peut dire : c'est toi qui respire en moi et qui chantes en moi. Il est dans un mouvement de Dieu vers Dieu.

D'autre part, les instruments ne peuvent pas avoir la fonction de porter la parole. En dehors d'une éventuelle symbolique, ou d'utilisation du modèle de la parole sur le plan harmonique ou rythmique, ils n'ont pas de rapport avec les textes. L'orgue ne parle pas, il ne peut pas proclamer la parole. Maxime est sévère avec cet instrument quand il écrit : « Il est donc inutile du point de vue liturgique ». Comme le dit Clément d'Alexandrie : « Les Chrétiens n'ont qu'un instrument de musique, c'est le verbe pacifique que nous offrons à Dieu pour l'honorer ».

Maxime évoquait bien le chant et non le texte parlé. Il insistait beaucoup sur le fait que, dans la liturgie, les textes doivent être chantés, et non parlés. Le texte parlé fait ressortir la personnalité du lecteur et entrer l'auditeur dans la subjectivité de l'âme de celui qui parle. Il dépossède la liturgie de son aspect objectif. Il disait que la parole parlée est violatrice, tandis que l'émission chantée libère celui qui écoute et celui qui chante

La musique naît du texte

Au cœur de toutes les musiques liturgiques nous trouvons un lien organique reliant texte et musique. Celle-ci naît du texte. Dans « l'art liturgique », comme l'appelait Maxime, musique et parole sont indissociables. C'est sur cette synergie que sont fondées toutes les traditions de musique liturgique. Quand nous parlons, notre discours se fait par une succession de syllabes accentuées et de syllabes atones. Celles qui sont accentuées ont tendance à faire monter le son. De ce fait, du texte parlé se dégage déjà un embryon de mélodie de hauteurs. Cette suite de syllabes génère aussi un rythme composé d'une alternance de valeurs brèves et longues, puisque celles qui sont accentuées durent plus longtemps que les syllabes atones.

Des textes eux-mêmes naissent donc naturellement des germes mélodiques qui à leur tour peuvent générer par amplification des lignes vocales plus riches. La musique liturgique n'est donc pas une musique arbitrairement plaquée sur un texte, mais elle naît et jaillit spontanément de la parole. Elle lui est organiquement liée. Des mots comme *Ghospodi*, Deus ou Dieu n'induisent pas les mêmes éléments mélodico-rythmiques. Pour cette raison, des musiques soutenant des langues diverses seront différentes, car issues de germes musicaux différents. Chaque ensemble de rites et de textes, qu'il soit byzantin, romain, gallican, ambrosien, mozarabe ou autre, possède déjà, potentiellement, son propre substrat musical.

Les chants grégoriens et slaves sur lesquels Maxime a particulièrement travaillé ne comportent pas les mêmes mélodies, mais par contre, ont en commun les mêmes principes de composition. En 1975, quelqu'un chargé de la direction d'une chorale orthodoxe francophone rattachée à l'église russe avait écrit à Maxime. Il souhaitait être aidé à introduire des mélodies grégoriennes dans sa paroisse. Maxime, dans une lettre de quatre pages, lui avait répondu qu'il ne le ferait pas. Car il pensait que coller une musique grégorienne sur un texte issu du slavon était un non-sens. Dans son travail de compositeur de musique liturgique il a toujours associé les textes orientaux à des musiques orientales slaves. Pour les liturgies de Saint-Jean Chrysostome et de Saint Basile il n'a utilisé que les formules vieilles-russes, alors qu'il a associé les textes occidentaux à une musique occidentale grégorienne. Lorsqu'elles étaient appliquées à des langues différentes de celles d'origine des mélodies, comme le français, l'allemand, l'anglais ou l'espagnol, ces musiques étaient elles-mêmes transformées. Les nouveaux éléments mélodiques étaient déduits des originaux slaves ou grégoriens, de façon à ce que cette déduction apparaisse clairement à l'oreille. Pour Maxime, prendre intégralement une musique grégorienne ou slave sans tenir compte du fait qu'elle est appliquée à une autre langue que celle d'origine serait faire de l'archéologie ou de l'esthétisme et n'aurait pas de nécessité spirituelle.

La musique liturgique comme moyen de sacralisation de la langue

Maxime Kovalevsky pensait également que la musique liturgique est un moyen de sacralisation de la langue. Prenons l'exemple du latin chrétien. Au départ, il s'agissait d'une langue de militaires et de marchands. Mais peu à peu, après avoir été porté par des chants liturgiques traditionnels, le latin devient la langue liturgique par excellence en Occident. Un mot utilisé dans la liturgie n'est pas sacré en lui-même. Il le devient en étant porté par des formules musicales provenant de la tradition qui lui donne la plénitude de son sens. Pour Maxime, la musique liturgique doit être cette force qui sanctifie les mots et sacralise le langage.

Rythme libre et irrégulier

Ces musiques sont composées au moyen de rythmes libres et irréguliers. C'est la phrase qui détermine le rythme et non la musique qui applique son rythme à la phrase. Dans cette perspective les noires, les croches et toutes les valeurs de durée utilisées généralement dans les partitions n'ont pas de valeur réellement métrique. Elles ne sont que des indications de durée plus ou moins grande, mais sans posséder de réelle proportionnalité entre elles. De ce fait,

dans ces écrits, une noire n'égale pas deux croches, sauf à de rares exceptions, ce qui déstabilise d'ailleurs nombre de musiciens professionnels qui découvrent le chant liturgique. Les barres de mesure qui imposent un rythme trop structuré sont évitées. Cette musique ne présente donc pas de contrainte rythmique vis-à-vis de l'auditeur. Elle remplit sa fonction de libérer les participants des contingences extérieures pour les rendre disponibles à l'action de la Grâce. À l'opposé, on trouve les musiques militaires et une grande partie des musiques industrielles actuelles qui sont quasiment toutes fondées sur une pulsation omniprésente et ininterrompue qui force l'auditeur à adhérer à un rythme simpliste qui lui est extérieur. Ces musiques mettent mécaniquement en route certains réflexes corporels et mentaux qui échappent au libre-arbitre de l'être.

Mais la musique liturgique n'est pas pour autant une musique sans rythme. Au contraire, elle est riche de rythmes souples et élastiques qui épousent les subtilités du souffle porteur des paroles et de la pensée provenant des textes sacrés.

Exclusion de toute musique contrapuntique

L'exclusion de tout type de musique contrapuntique constitue également un volet important de ces « canons ». Dans la musique liturgique, le contrepoint a tendance à obscurcir le discours en brouillant la compréhension du texte. Ne plus comprendre celui-ci est totalement contradictoire avec ce qui représente la fonction principale de la musique : c'est-à-dire porter le texte. C'est ce genre de polyphonie qui, en Occident – pensons à l'Ars Nova et en particulier au compositeur Guillaume de Machaut (par ailleurs merveilleux compositeur) marque la décadence de la musique liturgique. Ce type de musique est fondé sur l'idée fautive que le texte est, par avance, sacré en lui-même (attitude induisant une certaine forme de fétichisme) et que la musique peut donc s'épanouir librement. En fait, c'est exactement l'inverse : la musique doit sacraliser le texte. Elle est là pour le servir.

L'aspect pédagogique de la musique liturgique

Un des aspects fondamentaux de la musique liturgique que Maxime Kovalevsky avait profondément compris est sa fonction pédagogique. Cette pédagogie s'appuie principalement sur la mémorisation de la parole de Dieu. Elle est élaborée de façon à faciliter celle-ci. La question de la mémoire est au centre de la vie spirituelle. Ainsi le Christ dit : « si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort ». De même, la liturgie des défunts propose aux fidèles de prier afin que leur soit accordée la « mémoire éternelle »⁵. Se souvenir de la parole de Dieu c'est déjà vivre dans l'intimité divine. La

musique entretient une relation privilégiée avec la mémoire. Elle est par sa nature éminemment fugitive car les sons, une fois émis, disparaissent du monde physique. Pour acquérir un caractère de pérennité, elle ne peut donc que chercher à s'ancrer dans la mémoire. Toute écoute musicale passe nécessairement par la mémoire, elle seule peut mettre en relation ce son si vite absent avec le suivant qui disparaîtra à son tour. Par sa capacité à pénétrer dans les couches profondes de notre être, la musique possède ce don d'ancrer la parole dans notre mémoire.

Outre des méthodes de catéchèse orale tels le chant avec canonarque, le bilatéralisme et bien d'autres, le procédé essentiel permettant la mémorisation des textes est l'utilisation de formules. C'est ce qu'on appelle le « formulisme ». À ce sujet, il faut souligner l'importance qu'a eue sur Maxime le prêtre jésuite et anthropologue Marcel Jousse. Par son travail sur les lois psychophysiologiques du style oral, il a permis à Maxime de formuler une partie essentielle de sa pensée. Maxime s'y référait fréquemment lorsqu'il abordait les questions de techniques d'apprentissage oral.

Les formules musicales reposent sur le même principe que le « formulisme » verbal. Le Notre Père, les Béatitudes, le Magnificat et bien d'autres textes fondamentaux de la révélation chrétienne sont constitués de formules purement traditionnelles, agencées par le Christ ou sa Mère dans un ordre tout à fait nouveau, délivrant par cela même un sens jamais entendu. Le slavon a d'ailleurs lui aussi été entièrement élaboré de manière formulaire par Saint Cyrille. Les racines et les formules verbales des autochtones ayant été liées par une grammaire analogue à celle du grec patristique.

En ce qui concerne la musique, ces formules sont constituées d'un ensemble de deux, trois, quatre ou cinq notes au maximum, enchaînées les unes aux autres d'une manière immuable. Elles se retrouvent presque toujours identiques à elles-mêmes dans des dizaines, voire des centaines de chants distincts, dans lesquels elles sont juxtaposées, mais de façon toujours différentes. Elles ont été ciselées au cours des siècles et sont regroupées sous formes de modes. Elles forment les pièces indispensables à la mémorisation de la parole de Dieu, membres de ce grand corps vivant qu'est la liturgie. L'utilisation du « formulisme » permet de faire jouer les couches profondes de la conscience, par le travail extraordinaire sur la mémoire qu'il permet. Notamment dans la mise en relation entre différentes strates de la mémoire. Quand nous entendons un mot ou un groupe de mots porté par une formule musicale, notre mémoire la reconnaît et lui associe instantanément d'autres mots qui ont été déjà portés par cette formule dans un autre contexte. Ainsi se crée un réseau trans-contextuel de connexions sémantiques, uniquement par l'emploi d'une formule. Ces formules sont combinées entre elles avec une variété infinie. Elles permettent de

créer du neuf avec de l'ancien et de relier temps présent et tradition. Elles créent l'armature de la trame qui fait le lien entre les générations. Elles se situent dans la perspective de l'enseignement du Christ précisant qu'il n'est pas venu abolir la loi et les prophètes, mais les accomplir. Lui-même créant, au moyen de formules verbales traditionnelles, un enseignement tout à fait nouveau.

Une musique modale

Un autre élément commun à toutes les traditions chrétiennes de musique liturgique est l'utilisation de la modalité. En latin, *modus* signifie « manière d'être ». Un mode c'est donc une « manière d'être » des intervalles musicaux dans l'espace des hauteurs. Ces modes sont au nombre de 8 dans les traditions slave, grégorienne et byzantine. C'est ce qu'on appelle « l'octoechos ». Ils sont définis à la fois par une structure intervallique (ordre de succession des intervalles : tons, demi-tons...), la place d'une ou de plusieurs cordes de récitation (hauteur sur laquelle on récite, appelée aussi dominante ou teneur), et d'une finale (note sur laquelle, en général, le morceau s'achève). Les modes sont aussi définis comme étant un regroupement de formules placées sous une même appellation. Chaque mode est divisé en deux tons : authentique et plagal. Il existe une correspondance entre les tons slaves et les tons grégoriens sur laquelle Maxime a beaucoup travaillé. Dans son livre des Couronnes, par exemple, il a fait correspondre les tropaires en ton slave aux magnificats dans le ton grégorien coïncidant. Ces correspondances sont parfois un peu théoriques, mais globalement le rapport entre les deux types de tons fonctionne assez bien.

Principes d'harmonisation

Maxime a harmonisé les tons slaves et grégoriens à partir des mêmes principes polyphoniques. Bien qu'il ait parfois conservé d'anciens chants sous leur forme monodique traditionnelle. D'une façon générale, il a toujours appliqué le type d'harmonisation coutumier de la musique slave, même quand il s'agissait de pièces provenant du *znameny* ou du fond grégorien, musiques monodiques par essence. Il écrivait en général des chants à quatre, cinq ou six voix, mais parfois ils n'en comportent que deux ou trois, ou sont même à l'unisson pour des raisons de faisabilité dans les petites paroisses qui ne disposent pas de chœurs expérimentés. De cette façon, chaque chanteur dispose de son unité vocale : soprano, alto, ténor ou basse. Celle-ci est déterminée par sa tessiture et par les formules attachées aux différentes voix. Dans le même temps, tous concourent à créer un seul chant et à réaliser un corps sonore unique. On peut voir dans cette façon de différencier les voix en conservant l'unité du chœur, une analogie avec le principe théologique de l'unité de l'Esprit dans la multitude des formes.

Maxime avait, notamment, travaillé la composition avec Nicolas Kedroff père, l'un des premiers compositeurs qui se soit consacré à la musique modale dans le domaine de la musique liturgique contemporaine. Il a également appliqué le principe d'harmonisation russe (même dans le cas de mélodies grégoriennes) qui est généralement modal mais peut parfois faire appel à la tonalité. Dans ce cas, l'harmonisation repose sur les principes de la musique classique occidentale, principalement sur l'alternance entre des accords qui préparent une note à résolution obligée – la note sensible – ceux qui la contiennent, et ceux qui la résolvent. Pour la plupart de ses compositions, il utilise une harmonisation du style « national russe », voisine de celle qu'emploient des compositeurs du début du siècle tels que Tchekov, Kastalsky ou Kompanieisky.

Pour Maxime Kovalevsky, la façon d'harmoniser doit, elle aussi, respecter certains principes ou « canons ». Tout d'abord, la musique liturgique doit libérer le fidèle et non l'asservir. Elle a pour but de le rendre disponible. Il faut se rappeler que, maniée par des musiciens habiles, la musique peut avoir un impact considérable sur un être. Elle peut l'entraîner, l'attrister, l'enthousiasmer artificiellement, le bercer, l'envoûter, l'amener à revivre des périodes passées ou le faire entrer en transe. Il est donc important pour ne pas contraindre le fidèle, d'éviter certaines harmonies trop excitantes, morbides, sensuelles ou sentimentales. Cela demande de la part du compositeur une certaine abnégation, du type de celle qu'avait Maxime. Il lui faut éviter de mettre trop de lui-même dans ses compositions et rejeter toute volonté de domination ou de séduction des auditeurs. Pour cette raison, les harmonies utilisées par Maxime reposent sur des accords simples qui servent de supports de récitation, quelques accords de septième de dominante, peu d'accords de septième d'espèce et de neuvième, ou alors, introduits de façon à conserver une juste mesure émotionnelle. Il en est de même pour les notes étrangères à l'harmonie qui se limitent à quelques notes de passage et à des broderies.

Sa façon d'écrire pour les voix est exempte de grandes difficultés techniques qui obligeraient à réserver le chant liturgique à des chanteurs professionnels. Pour lui, il était essentiel que des personnes sans formation musicale approfondie puissent chanter. Il était d'ailleurs fréquent qu'il invite à chanter au chœur quelqu'un de l'assistance ne possédant pas d'expérience du chant liturgique, simplement parce qu'il trouvait que cette personne avait une belle voix et qu'elle semblait bien se débrouiller. Il excluait aussi tout type de virtuosité, afin de ne pas mettre en avant les personnalités des chanteurs qui feraient écran entre les fidèles et Dieu. Il était également très parcimonieux dans son emploi

du système tonal qui oblige l'oreille à désirer certains mouvements mélodiques comme la résolution de la note sensible, et de ce fait contraint l'auditeur. Il voulait éviter à tout prix la manipulation des fidèles. Au travers de l'ensemble de ces préceptes, il est possible de voir combien l'intelligence liturgique, la vision profondément théologique, et l'humilité de Maxime ont fait merveille pour l'« art liturgique », et ouvert de nouveaux horizons⁶.

Sa démarche dénote un esprit de synthèse et une grande liberté intérieure. Celle-ci lui a permis d'éviter les deux écueils que sont les attitudes consistant à figer ce qui existe déjà ou à aller, au contraire, de façon désordonnée, dans toutes les directions à la fois sans tenir compte de l'expérience millénaire de l'Eglise. Maxime faisait une profonde différence entre tradition et habitude. Pour lui, la tradition est une chose que l'on n'atteint jamais. Elle est toujours une limite lointaine. Tandis que l'habitude s'installe quand on croit que la limite est atteinte. Il insistait sur le fait qu'il fallait trier soigneusement les éléments liturgiques qui viennent d'usages locaux et qui perdurent par simple habitude, et ceux, réellement constitutifs de la liturgie, qui proviennent de la tradition. Pour lui, l'habitude est la voie du moindre effort et la mort de toute recherche spirituelle, alors que la tradition est « le transport de l'amour possible d'une génération à l'autre ».

*Philippe Leroux
Compositeur.*

1- Maxime Kovalevsky est né en 1903 à Saint Pétersbourg et mort en 1988 dans la région parisienne.

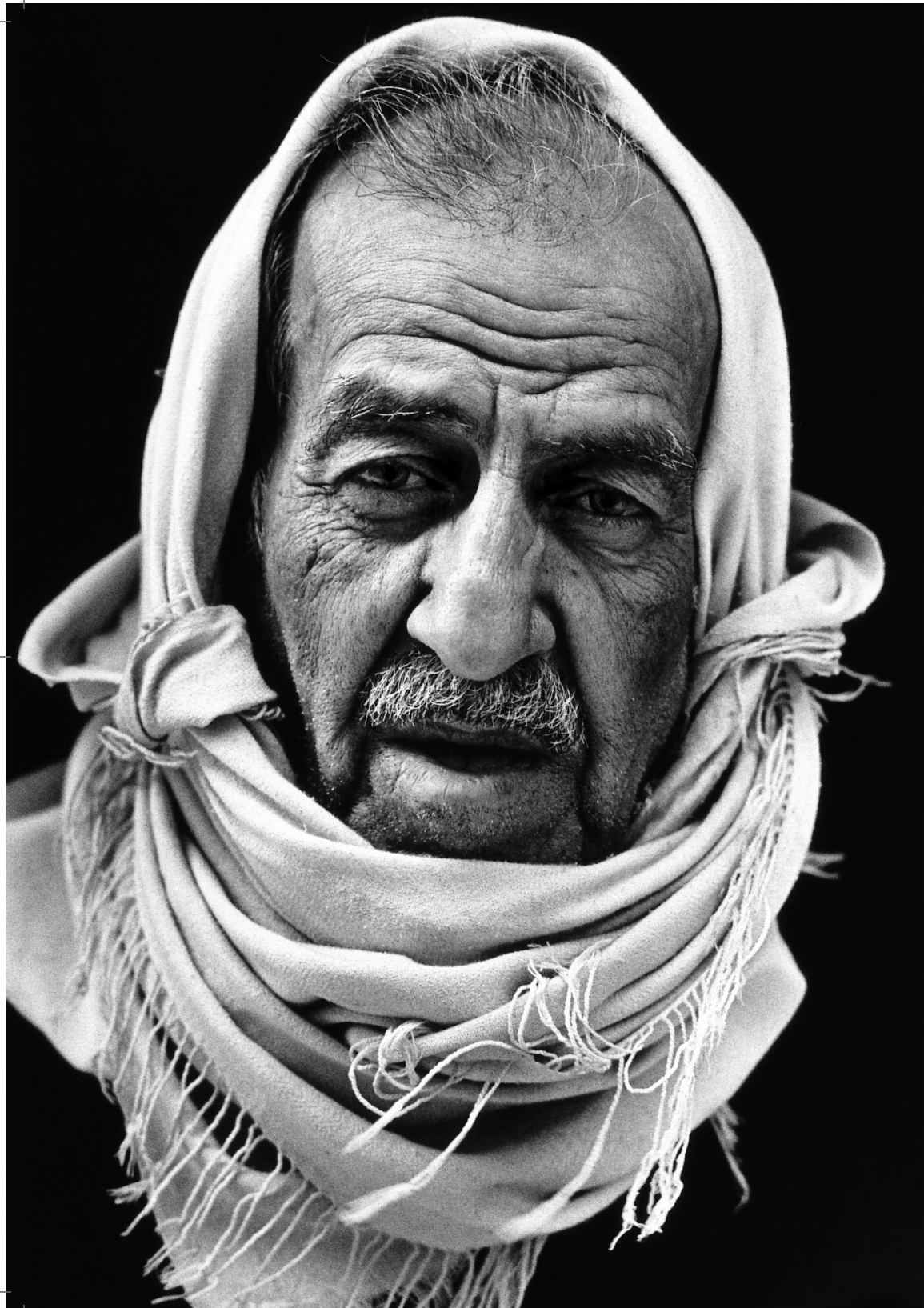
2- Il avait travaillé quelque temps, entre autres, avec Igor Stravinsky et Nadia Boulanger.

3-« Portage » est un terme employé par l'anthropologue Marcel Jousse (1886-1961) pour désigner l'une des fonctions principales des mélodies traditionnelles de cantilation.

4- Maxime distinguait fondamentalement ce qu'il nommait « tradition » et ce qui pour lui n'était qu'une accumulation d'usages sans fondements théologiques.

5- C'est d'ailleurs souvent la mémoire d'une expérience de l'intimité divine qui conduit et parfois garde dans l'Église.

6- Maxime Kovalevsky a écrit de nombreux articles dont certains sont regroupés dans son livre « Retrouver la source oubliée ».



Se désarmer

*L*a guerre la plus dure,
c'est la guerre contre soi-même.
Il faut arriver à se désarmer.
J'ai mené cette guerre pendant des années,
elle a été terrible.
Mais je suis désarmé.
Je n'ai plus peur de rien,
car l'amour chasse la peur.

Je suis désarmé de la volonté d'avoir raison,
de me justifier en disqualifiant les autres.

Je ne suis plus sur mes gardes,
jalousement crispé sur mes richesses.
J'accueille et je partage.
Je ne tiens pas particulièrement à mes idées, à mes projets.
Si l'on m'en présente de meilleurs,
ou plutôt non, pas meilleurs, mais bons,
j'accepte sans regrets.

J'ai renoncé au comparatif.
Ce qui est bon, vrai, réel est toujours pour moi le meilleur.
C'est pourquoi je n'ai plus peur.
Quand on n'a plus rien, on n'a plus peur.
Si l'on se désarme, si l'on se dépossède,
si l'on s'ouvre au Dieu-Homme
qui fait toute choses nouvelles,
alors, Lui efface le mauvais passé
et nous rend un temps neuf où tout est possible.

Prière du Patriarche Athénagoras

B I B L I O G R A P H I E

L'ILE

Pavel LOUNGUINE

Un film, paru en DVD, témoigne de la spiritualité orthodoxe dans un monastère sur une île du nord de la Russie. Des personnages attachants et typés vivent le quotidien avec simplicité. Un moine perturbe la vie de sa congrégation par son comportement étrange. En effet, selon la rumeur, l'homme posséderait le pouvoir de guérir les malades, d'exorciser les démons et de prédire l'avenir... C'est en tout cas ce que croient les étrangers qui se rendent sur l'île. Mais le moine qui souffre d'avoir commis une terrible faute dans sa jeunesse, se considère indigne de l'intérêt qu'il suscite.

Un film culte qui fait le tour des communautés orthodoxes engendrant de nombreuses réactions. A voir en famille...

Un livret propose quelques clefs pour comprendre le film et découvrir la tradition orthodoxe : « Dieu s'est fait Homme pour que l'homme devienne Dieu ».

24 € Dans les librairies religieuses.

JOHN TAVERNIER, L'ENCHANTEUR

Jean BIÈS

Sir John Tavernier occupe une place éminente dans le concert des musiciens contemporains. Il fait siennes les données de la Tradition, il en trouve une remarquable illustration dans le chant liturgique byzantin qui lui livre la tonique, « l'icône sonore ».

La musique sensible n'est que l'écho d'une musique intelligible fondée sur certains principes qu'il s'agit de redécouvrir : la primauté des voix sur les instruments, l'homophonie, la répétition thématique, le dépouillement, la concision, la lenteur méditative, aboutissant à une musique de l'intériorité : une musique du silence. Ainsi la musique est bien plus qu'elle-même, elle fait du cosmos une théophanie.

Docteur d'État ès Lettres, Jean Biès, est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages et de nombreuses études consacrées aux diverses spiritualités d'Orient et d'Occident.

18 € ÉDITIONS LES DEUX OCÉANS
www.lesdeuxoceans.fr
contact@lesdeuxoceans.fr**LA MYSTIQUE DE L'ART**

Jérôme COTTIN

Vers la fin du XIX^e siècle, l'art s'émancipe du christianisme, en même temps il trouve de nouvelles expressions plastiques ; l'artiste revêt la figure du prophète. Cet éloignement peut être considéré comme un rapprochement des sources fondatrices : l'art retrouve des thèmes existentiels et spirituels déjà présents dans les récits bibliques. La perspective adoptée dans ce volumineux ouvrage comportant de nombreuses illustrations en couleur n'est pas chronologique mais thématique : quelques artistes, œuvres, mouvements et thèmes artistiques sont étudiés pour eux-mêmes puis en dialogue avec une pensée théologique de l'art. Le but visé est de réhabiliter tant la dimension spirituelle de l'art – sa mystique – que l'Écriture aux prises avec la société qui fait une large part à l'esthétique et à la communication visuelle.

Jérôme Cottin est docteur en théologie de l'université de Genève. Il enseigne la théologie, l'esthétique et la communication à la Faculté de théologie protestante et à l'Institut catholique de Paris.

24 € ÉDITIONS DU CERF

LA BEAUTÉ POUR SACERDOCE

Dominique PONNAU

« Il existe un rapport étroit, intime plutôt, entre l'art et la foi ». L'auteur partage le resplendissement du mystère qu'il pressent et contemple dans la nature, la musique, la poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture. Il aborde des thèmes comme art sacré et art profane, émotion esthétique et sentiment religieux, l'œuvre artistique comme icône ou idole, formation religieuse et transmission de la foi. Comme l'auteur on ne peut rester insensible à cette résonance entre beauté et spiritualité, auxquelles il a dédié sa vie.

Dominique Ponnaud est conservateur général du Patrimoine, directeur honoraire de l'École du Louvre, ancien président du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture. Il est l'auteur de *Célébration et gratitude*.

7 € ÉDITIONS PETITE RENAISSANCE

B I B L I O G R A P H I E

DU VISIBLE À L'INVISIBLE

Père Michel QUENOT

Les images sont partout, en nous et autour de nous. Notre mémoire les associe, souvent à notre insu, aux visibilitées déjà assimilées. Remodelées et transformées, elles finissent à leur tour par nous façonner. L'auteur ne nous fait pas réfléchir sur les images mais il médite sur le devenir de l'homme. Enjeu d'une lutte au cœur de l'homme, l'image véritable cédera un jour la place au face à face.

Le père Michel Quenot est prêtre orthodoxe et enseigne les langues vivantes en Suisse. Il a publié de nombreux livres sur l'icône.

21 € ÉDITIONS DU CERF

LA LUMIÈRE DU DÉSERT

Marc JEANSONE

Un documentaire, paru en DVD, sur la renaissance du monastère saint Macaire, fondé vers 360 dans le Wadi Natroum, un désert d'Égypte. Le monastère abritait du vivant de saint Macaire plus de quatre mille moines, la présence monastique n'a jamais été interrompue... En 1969, un ermite, le père Matta El Maskine, avec une dizaine de frères a fait refleurir le désert. En 5 ans le monastère sera entièrement restauré et sa surface multipliée par 6. Il compte actuellement 130 moines et une dizaine d'ermites. Les plantations et des élevages s'étendent sur plus de 1 200 hectares. Les moines coptes s'inscrivent dans la lignée des Pères du Désert. Ce documentaire raconte leur extraordinaire aventure humaine et spirituelle. Le film est entrecoupé de dialogues avec des pères et des ermites. Certaines rencontres à travers un regard, un sourire, un mot s'inscriront en vous comme une source joyeuse et paisible.

DCX 31, rue Rennequin 75017 Paris
01 42 67 30 37 – www.dcx.fr – contact@dcx.fr**CÉLÉBRATION DE LA GRATITUDE**

Dominique PONNAU

À la fois méditation, réflexion et essai philosophique l'auteur nous invite : à la lucidité, à regarder la vie en face. La gratitude est inséparable de la gratuité de la Grâce. Elle demeure radieuse, légère, vierge, libre de tout calcul. Voir la Beauté pour sacerdoce.

17 € ÉDITIONS PRESSE DE LA RENAISSANCE

PARIS D'ÉGLISE EN ÉGLISEPréface Pierre ROSENBERG
de l'Académie française

Avec de nombreuses photographies d'architecture et de détails, ce livre est conçu comme un livre d'art. Facile à consulter par arrondissement ou par ordre alphabétique ; les auteurs nous invitent à visiter plus de cent églises de diverses communautés chrétiennes.

ÉDITIONS CHARLES MASSIN

PARIS SACRÉ

Agnès J-Stéphane BONNETON – D. GLÜCK

Derrière les porches nous découvrons le plus grand bouddha d'Europe, une synagogue de Guimard, une mosquée avec un salon de thé et un hammam, une église russe dans un parc, des églises chinoises... certains lieux sacrés de Paris sont secrets, d'autres attirent des foules de pèlerins. Tous méritent le détour.

14,50 € ÉDITIONS CHRISTINE BONNETON
presse-bonneton@wanadoo.fr**SUR LA VIE ET LA MORT****LE GRAND CARÈME****LES PÈRES DES TEMPS****APOSTOLIQUES I II****LA TRADITION DE L'ÉGLISE**

Père Cyril ARGENTI

Les textes sont des retranscriptions des émissions de radio Dialogue. On peut méditer chaque parole de ce prêtre orthodoxe : « La voie chrétienne va jusqu'au bout, il ne s'agit pas simplement d'une sorte de morale sociale, il s'agit de la folie chrétienne. Il n'y a pas de limites quand on se donne à Dieu, on se donne totalement... Il y a de l'espoir pour chacun et pour tous, car Dieu est tout puissant ».

Né en 1918, d'origine grecque, le père Cyril Argenti fut moine et prêtre à Marseille pendant plus de 40 ans. Il a fondé la paroisse francophone Saint Irénée et participé au dialogue œcuménique et interreligieux. Il est décédé le 21 novembre 1994.

3 € chaque, sur commande

Père Michel Hériard
Le Bouquet Antonin – 13100 Aix-en-Provence
Tél : 04 42 66 83 44

B I B L I O G R A P H I E

REVUE DES DEUX MONDES**XX^e ET XXI^e – ART ET SACRÉ**

COLLECTIF

Avec des entretiens de Bill Viola sur la Paix profonde, de Pierre Soulages sur le bâtisseur de lumière. Des articles sur Malraux, l'art et le sacré, sur Barthes, l'amoureux mystique, sur Bataille, Breton, Gilson. Des critiques sur Goya, Karajan...

« Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'être humain se retrouve face à lui-même, privé de transcendance. L'artiste n'invente pas sa création, il la découvre, elle devient autre chose, sans cesser d'être lui-même. La mystique est une expérience d'union avec l'absolu, elle existe par le religieux ».

11 € ÉDITIONS REVUES DES DEUX MONDES
97, rue de Lille Paris 7 – Tél : 01 47 53 61 94

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE

Henri J-M NOUWEN

Sa rencontre fortuite du Retour du fils prodigue de Rembrandt déclenche chez l'auteur une quête spirituelle qui l'amène à redécouvrir sa vocation et lui donne des forces neuves pour la vivre. Il s'identifie d'abord au fils prodigue en quête, puis au fils aîné, jaloux, enfin au père qui accueille sans juger, les cheminements intérieurs s'entrelacent dans une célébration sereine et enthousiasmante entre l'art et l'esprit.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

PETIT LIVRE DES COULEURS

M. PASTOUREAU, D. SIMONNET

Ce n'est par hasard si nous voyons rouge, rions jaune, devenons verts de peur, bleus de colère ou blancs comme linge. Les couleurs ne sont pas anodines. Elles véhiculent tabous et préjugés auxquels nous obéissons sans le savoir. Elles possèdent des sens cachés qui influencent notre environnement, nos comportements, notre langage, notre imaginaire. Les couleurs ont une histoire mouvementée qui raconte l'évolution des mentalités.

M. Pastoureau est historien, Dominique Simonnet est écrivain.

5 € ÉDITIONS PANAMA POINTS

VOYAGE EN RELIGIONS

Patrick CABANEL

Approcher l'histoire des religions à travers celle de leurs lieux de culte. Les églises, les synagogues ont toujours cherché dans leur architecture, dans l'organisation de leur espace intérieur, dans leur ornementation les grandes orientations d'une foi. Les visiter c'est ouvrir un livre vivant, c'est parcourir plusieurs millénaires d'histoire, d'art et de spiritualité. Le skite Sainte Foy y est longuement décrit car son origine remonte aux celtes en se poursuivant par les bénédictins.

P. Cabanel est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Toulouse-le-Mirail. Nombreuses et belles photos de H Comte.

33 € ÉDITIONS NPL
18 impasse Gaffinel – 34200 Sète
www.npl-editeur.fr

L'ORDRE CISTERCIEN

François CALI

Est-il architecture sacrée plus actuelle que celle de ces monastères élevés au XII^e siècle par des hommes qui fuyaient le tumulte des villes pour trouver en forêt la solitude, le silence, l'eau, la pierre, la lumière ? Instrument agricole et instrument liturgique, instrument de prière, l'architecture cistercienne articule, structure, dans un ordre rigoureux, autour du cloître, ses différents bâtiments en fonction de leur utilisation d'heure en heure canoniale, au rythme solaire de l'office divin.

Mis en regard de 87 photographies, des textes du XII^e siècle permettent de suivre en même temps le mouvement intérieur de la méditation et de la contemplation cistercienne d'une lumière dont Bernard de Clairvaux disait qu'elle s'incarnait dans l'ombre et dans la pierre.

« On apprend plus de choses dans les bois que dans les livres. Les arbres et les rochers vous enseigneront des choses que vous ne sauriez entendre ailleurs. Vous verrez, par vous-même, qu'on peut tirer du miel des pierres et de l'huile des rochers les plus durs ».

Un beau livre en noir et blanc à offrir, à méditer.
ÉDITIONS HAZAN 2005

B I B L I O G R A P H I E

LES ARTS PREMIERS

Jean-Jacques BRETON

On les dit « primitifs, populaires, tribaux, traditionnels » les arts premiers peinent à être désignés de manière satisfaisante ; il faut dire que ces arts sont sous le regard occidental. Par zone géographique cet ouvrage nous invite à découvrir des arts nés avant le mot « art ».

Que Sais-je n° 3817 ÉDITIONS PUF

CE QUI EST ÉCRIT EST ÉCRIT

Henri DU BUIT

L'écriture est devenue omniprésente dans notre civilisation, l'auteur se demande si l'écriture est le moyen adéquat pour fonder une société. Il met en doute l'instrument pour chercher et pour fixer la vérité, en particulier la vérité divine.

14 € ÉDITIONS DU CERF

L'APOCALYPSE RUSSE

Jean-François COLOSIMO

Dieu au pays de Dostoïevski. Comment le nihilisme, le totalitarisme sont-ils apparus dans la Sainte Russie ? Retrouvant la jointure de la mystique et de l'histoire l'auteur nous conduit à travers son enquête à interpréter ces mutations.

J-F. Colosimo enseigne la philosophie et la patrologie à l'Institut Saint Serge de Paris.

20 € ÉDITIONS FAYARD

LITURGIE INTÉRIEURE

Nathalie NABERT

Nous sommes des êtres liturgiques, parce que nous marchons dans le temps et que Dieu habite ce temps. Dans le sanctuaire de l'âme Dieu murmure « *Ouvre la bouche et moi je l'emplirai* ». Beauté de l'homme et bonté de Dieu, cette humanité consacrée y est largement développée.

N. Nabert, doyen de la Faculté des Lettres de l'Institut catholique de Paris, dirige le Centre de recherches et d'étude de la spiritualité cartusienne.

15 € ÉDITIONS AD SOLEM
DIFFUSION SOFEDIS

NATURE ET SPIRITUALITÉ

Jean-Marie PELT

J-M. Pelt met en lumière les profondes convergences des grandes traditions philosophiques, spirituelles et religieuses du monde sur des points essentiels de la sensibilité moderne : écologie, biologie, climat, sciences et de la nature sont étroitement liés. Une nouvelle éthique s'impose. Une écologie spirituelle est la voie de l'avenir. Nous devons entrer joyeusement dans la civilisation de l'amour.

19 € ÉDITIONS FAYARD

L'ART DE L'ICÔNE

Alain DUFOURQ

De nombreuses illustrations d'icônes classiques avec des commentaires, des dessins expliquant les multiples étapes de la préparation de la planche en passant par le dessin, par l'écriture de l'image jusqu'à l'*onction*, signifiée par le nom calligraphié en rouge. L'auteur cite des textes des Pères afin de retrouver l'esprit des anciens iconographes : « Humilité, respect de la Tradition, lucidité, intelligence, générosité dans le labeur... noblesse du dessin, sobriété des harmonies, subtilité et dignité des couleurs ». C'est de tout cela dont il est question dans ce traité.

ÉDITIONS ATELIER LES DEUX SAINTS JEAN
e-mail : a.k.dufourq@orange.fr

L'ENTRÉE EN LITURGIE

Frédéric DEBUYST

Cet ouvrage est une introduction à l'œuvre liturgique de Romano Guardini. Chez ce grand théologien nous trouvons deux attitudes : essayer de « garder » ce qui est susceptible d'être gardé et « changer » ce qu'une foi mûre et réfléchie demande de changer.

Nous découvrons dans cet ouvrage la difficulté d'adapter la liturgie sans trahir la Parole. Dynamiser les signes, redécouvrir le génie du lieu, réinventer le mystère de l'assemblée, insuffler la Présence dans le mot, vivre l'expérience... Voici la vision prophétique de Romano Guardini.

17 € ÉDITIONS DU CERF

S K I T E S A I N T E F O Y

ASSOCIATION CULTURELLE À BUT NON LUCRATIF SOUMISE À LA LOI 1901

Le Skite* a été suscité par la Fraternité Saint Martin. Il se présente comme un lieu de prière orthodoxe et de retraite. Il dépend canoniquement de l'archevêché russe en Europe occidentale, dans l'obédience du patriarcat œcuménique de Constantinople.

Le Skite Sainte Foy, fondé en 1996, se situe dans les Cévennes à 25 km d'Alès, sur la N 106. Le village de Sainte-Cécile d'Andorge à 2 km (dans le Gard) possède une gare SNCF : La-Grand-Combe-la-Pise.

Le skite se présente comme une ferme fortifiée en pierres de schiste avec des ouvertures sur une cour intérieure. Construit au XVI^e siècle sur le roc, il surplombe la vallée du Gardon et offre une magnifique vue de tous côtés. Alimenté par une source, le skite se situe au milieu d'une propriété de trois hectares, dispose de deux chapelles et d'une petite hostellerie.

Les buts du Skite Sainte Foy sont :

- vivre et partager la prière orthodoxe et la louange au quotidien,
- réapprendre la splendeur du simple par des œuvres contemporaines, dans la sagesse des Anciens,
- raviver le sens du sacré dans le respect de la Tradition de l'Église, et dans l'esprit des Pères,
- accueillir le pèlerin.

* Skite signifie : communauté religieuse, petit monastère.

DEMANDE D'INFORMATIONS	
NOM	PRÉNOM
ADRESSE	
.....	
CODE POSTAL	VILLE
TÉL.	
S K I T E S A I N T E F O Y LE VERDIER- 48160 Saint-Julien-des-Points - Tél : 04 66 45 42 93 e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr site internet : www.photo-frerejean.com	

F R A T E R N I T É S A I N T M A R T I N

ASSOCIATION CULTURELLE À BUT NON LUCRATIF SOUMISE À LA LOI 1901

La Fraternité Saint Martin est une association chrétienne qui regroupe des artistes qui aspirent à témoigner de leur foi par un art, un art de vivre.

Elle a pour buts de :

- raviver le sens du Sacré dans le respect de la Tradition chrétienne et dans l'Esprit des Pères de l'Église.
- susciter l'expression artistique ou manuelle par des œuvres ou techniques contemporaines,
- vivre la réalité du Sacré dans le quotidien.

Elle propose comme activités à ses membres :

- La mise en relation des membres grâce à la parution trois fois l'an d'un bulletin, avec : prière, pèlerinage, retraite, exposition, spectacle, conférence, rencontre, stage, repas...
- La Fraternité a fondé un lieu de prière orthodoxe et de retraite dans les Cévennes, à 25 km d'Alès : le **Skite Sainte Foy**.
- La Fraternité édite et diffuse une revue illustrée "**Art Sacré**" qui donne des témoignages sur l'engagement des Anciens, des conseils pratiques, des articles de fond, des textes choisis pour la méditation et la prière.

Adhésion	Membre actif 26 € (47 Fr Suisse)
	Membre bienfaiteur 45 € et plus
NOM PRÉNOM	
ADRESSE	
.....	
CODE POSTAL	VILLE
TÉL.	
S I È G E : F R A T E R N I T É S A I N T M A R T I N	
F R A T E R N I T É S A I N T M A R T I N LE VERDIER- 48160 Saint-Julien-des-Points - Tél : 04 66 45 42 93 e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr site internet : www.photo-frerejean.com	

On m'a dit : « Il faut dix ans pour faire un photographe », voilà douze ans que la photographie est pour moi un métier, plus, un mode de vie ! Pourtant j'essaie encore d'être photographe, je n'en finis pas d'apprendre à regarder, à voir, à être voyant ! Le pèlerinage et la photographie sont indissociables dans ma démarche. Il n'y a rien de surprenant car ces deux démarches sont destinées à la lumière ! Elles ont en commun l'universalité : toute civilisation a son pèlerinage ! Quiconque regarde une photographie, quelle que soit sa culture, sa connaissance, son âge, peut la comprendre. C'est un dialogue au delà des mots. Je parle rarement avec les personnes photographiées, je ne demande jamais ! C'est le regard, le corps, les gestes qui parlent ; un mystérieux sentiment de confiance et de paix s'installe. C'est le rituel du déclenchement, la bénédiction de la lumière, la grâce de l'instant ! S'incliner devant le sujet, s'arrêter, reprendre, écouter, disparaître, le silence fait son ouvrage, tout se met en place, s'organise, s'ordonne ! Chaque prise de vue est une rencontre qui aboutit à la communion. L'œil fait son propre pèlerinage. Je me demande, encore aujourd'hui, combien sans avoir vu ont pu croire ? Moi, j'ai cru parce que j'ai voulu voir et devenir ce que j'ai vu.

Léonnard Leroux

Léonnard Leroux, photographe

Tél. : 09 72 98 04 48

Email : leonnard@leonnard.com

Site : www.leonnard.com

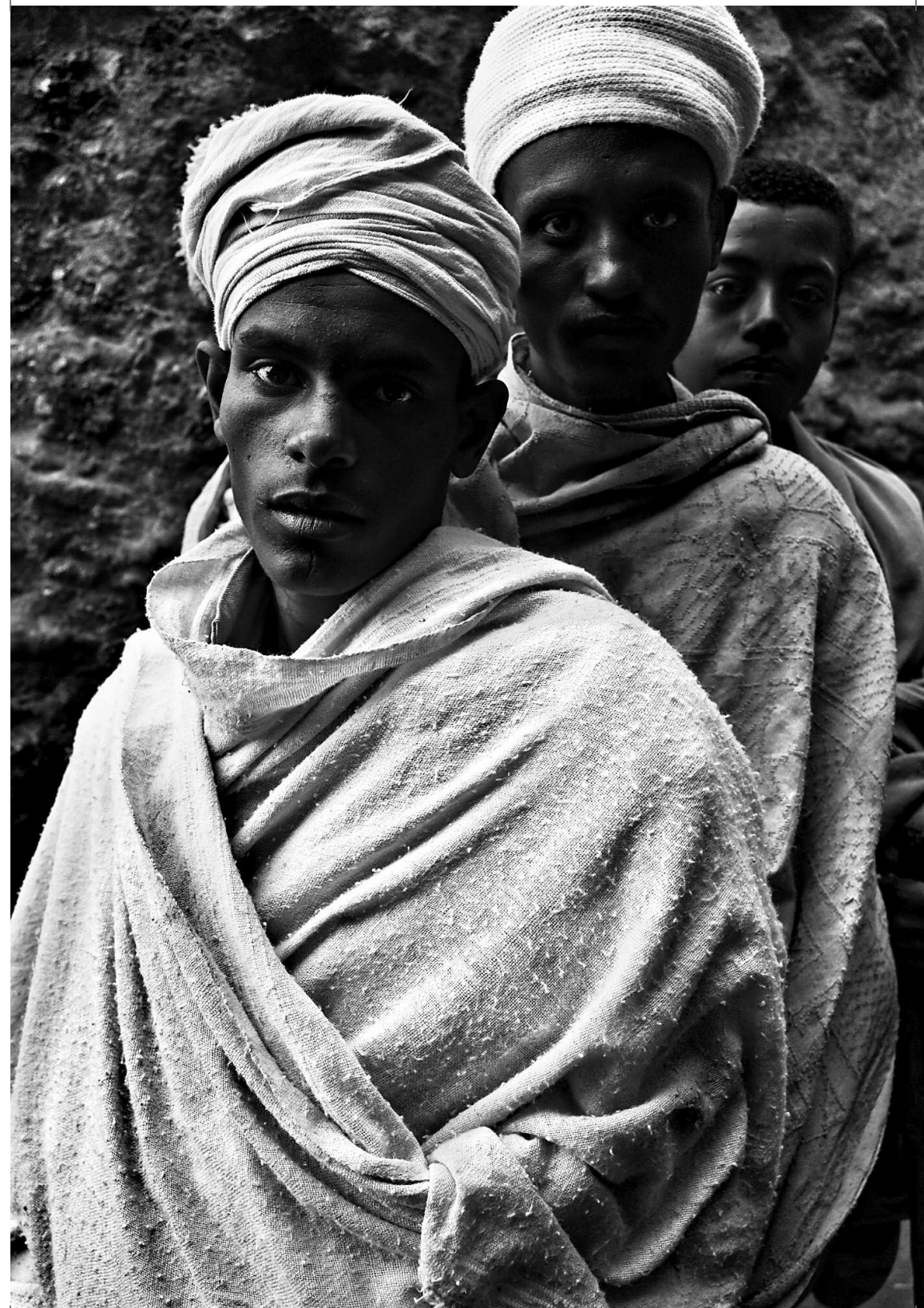
Bibliographie

ouvrages disponibles sur le site web aux Editions Tobias

- *Plus loin que nos pas, de Compostelle à Jérusalem* – 2004 – 168 p – 48 €
- *Bourbonnais* – textes Ch. Keller et J. Paris, photo L. Leroux – 2006.

Expositions disponibles

- Le patrimoine Bourbonnais
- Le chemin de St-Jacques
- Le chemin de Jérusalem
- L'itinéraires d'Arthur Rimbaud
- Tro Breich et voies sacrées de Bretagne
- Lalibela, Jérusalem noire.



Chrétiens d'Éthiopie.

